

ssa
Ala
ora

7









M.-S. MEÏSSA

De 2697

**Le Message —
— du Pardon**

d'Abou' l'Ala de Maarra

PRÉFACE DE W. MARÇAIS

Professeur au Collège de France
Membre de l'Institut

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL, GEUTHNER

13, RUE JACOB VI^e

1932



Le Message de Pardon



L



DU MEME AUTEUR
Le Message du Pardon
Organisation de la Justice française au Maroc
Le Message du Pardon
(1954)

PREFACE DE M. MARCAN
LA FEMME MUSULMANE
(Groupe H. H. C. C.)

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE PAUL GEUTHNER
17, RUE JACOBINE
1954



DU MÊME AUTEUR

EN ARABE

Organisation de la Justice française au Maroc.

Traité, codes et lois du Maroc.

(Edition épuisée.)

EN FRANÇAIS :

La femme musulmane.

(Messageries Hachette, Casablanca.)

M.-S. MEÏSSA

1933/502

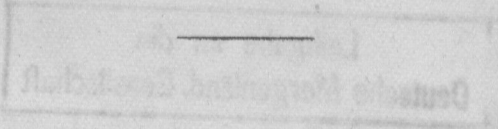
**Le Message —
— du Pardon**

d'Abou' l'Ala de Maarra

PRÉFACE DE W. MARÇAIS

Professeur au Collège de France

Membre de l'Institut



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB VI^e

1932



M. G. M. M. M.

Le Message
— du Pardon



Leihgabe an die
Deutsche Morgenländ. Gesellschaft

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GUTHRIK
11, RUE JACOB
1891





La
mis le
prouv
siècles
fait, il
de l'œ
morée
sorte,
me il
ce qui
été ex
conce
joyau
éclat.
cataba





Paris, 26 Janvier 1932.

Mon cher Ami,

La rareté des manuscrits qui nous ont transmis le texte arabe du « Message du Pardon » prouverait, à elle seule, que, pendant de longs siècles, le monde arabe en a peu pris souci. De fait, il n'y a guère que trente ans que l'existence de l'œuvre a été révélée à l'Occident et remémorée à l'Orient. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'une exhumation, ensuite de quoi, comme il advient souvent, il y a eu instauration de ce qui ressemble assez à un culte. L'ouvrage a été examiné, commenté, admiré. Sous les feux concentrés d'études critiques, les facettes de ce joyau des lettres arabes ont repris tout leur éclat. On en a signalé les similitudes avec les catabases antiques. On a proposé d'y voir un

prototype de la Divine Comédie. Et parfois encore, l'auteur, qui paraît, de son vivant, avoir été une personnalité d'une indépendance farouche, a été enrôlé dans un parti, et le livre est devenu un bréviaire. C'est vraiment à tous égards une très belle revanche.

Le « Message » la mérite. Quoi qu'il en pense, le lecteur ne peut demeurer insensible à une originalité aussi vigoureuse, aussi drue, aussi violente même. Mais ni l'intelligence n'en est aisée, ni les intentions n'en sont claires. L'énigme qu'il offre à la sagacité des chercheurs ne se laisse pas facilement déchiffrer. Il faudra encore travailler, je crois, pour dégager le sens et la portée véritables de cette œuvre aux aspects multiples, tour à tour rapide et traînante, docte et bouffonne, frémissante et railleuse, et à laquelle, bien plus encore que la variété de ton, la contradiction non dissimulée des attitudes mentales donne les apparences d'un simple jeu d'ironiste supérieur. L'auteur y prodigue à son correspondant les souhaits respectueux et les marques d'estime ; mais il semble bien que cette déférence recouvre une moquerie passablement méprisante. Il est précieux avec délices ; mais raille peut-être sa propre préciosité en se glosant avec un pédantisme appuyé. Il se complait à étaler sa prodigieuse érudition philologique ; mais il décoche

aux philologues et à la philologie des traits acérés. Il professe de son admiration pour le texte sacré du Coran ; mais il tire de la description du paradis coranique, un tableau d'une cocasserie puissante et irrévérencieuse : le séjour des amis de Dieu est peuplé de bêtes pieusement féroces, de femmes-fruits et de femmes-oiseaux, de poètes païens prêts à se lancer les pots à la tête ; et dans la troupe étrangement mêlée des bienheureux, on ne voit apparaître nulle illustration des sciences religieuses, nulle des grandes figures de l'ascèse musulmane.

Une traduction intégrale du message est, à mon sens, impossible. Les discussions philologiques qui y tiennent une large place ne se laissent pas transposer ; et elles constituent en outre des longueurs susceptibles de rebuter les lecteurs non spécialistes, qu'ils soient d'Occident ou d'Orient. Ainsi en ont jugé le grand orientaliste anglais Nicholson, à qui l'Europe doit d'avoir connu le livre, et le savant égyptien Kâmil Kilâni qui nous en a donné en 1925 une édition abrégée et commentée, précédée d'une pénétrante étude du professeur Taha Hossayn. Il était hautement souhaitable que chez nous aussi, l'œuvre la plus significative peut-être du maître de Maarra fût mise à la portée du public cultivé par une adaptation judicieuse.

La tâche était du reste malaisée. Il fallait pour l'entreprendre avec chances de succès, une connaissance solide du français et de l'arabe. C'est un des titres d'honneur de nos médersas algériennes, où vous avez fait vos études, d'avoir formé des hommes comme vous, en qui nos deux cultures se joignent sans se nuire, et même en se prêtant un mutuel appui. Au milieu de vos besognes professionnelles qui sont lourdes, vous n'avez pas renoncé à servir les lettres arabes qui vous sont chères. Tous ceux qui les aiment vous auront de la reconnaissance pour votre traduction française du « Message du Pardon. »

Je vous assure donc de la mienne, mon cher ami, comme de mon affectueux dévouement.

W. MARÇAIS.



Le Message du Pardon, ou « Rissalat-El-Ghofrane » que l'on se propose d'étudier dans le présent opuscule est considéré comme un des chefs-d'œuvre de la littérature arabe.

Son auteur, Abou'l'Ala (Ahmed ibn Abdallah), de Maarra, n'a pas en Europe la notoriété d'autres écrivains de sa race, tels que Ibn Sina, Ibn Bâja, Ibn Rouchd, El Battani, Er-Razi, Aboulqâcim et Ibn Zohr, par exemple. Ces derniers ont du reste payé cette notoriété de leurs noms qui sont devenus pour la postérité : Avicenne, Avenpace, Averrhoès, Abbatégnius, Rhazès, Abulcassis et Avenzour. Mais il est par contre un des auteurs les plus en vogue de l'Orient, surtout depuis que l'esprit de libre-discussion y a repris ses droits.

Aussi le Message du Pardon jouit-il d'un succès énorme. Les libraires en possèdent même des éditions illustrées, ce qui ne manque pas de surprendre un peu lorsqu'on se rappelle que l'image n'est pas fort prisée en pays d'Islam.

A notre sens pourtant, cet ouvrage ne mérite pas entièrement un pareil succès. A notre sens également d'ailleurs, il est inférieur au génie de son auteur. Mais il est intéressant à connaître, car on y découvre des éléments qui permettent de mieux comprendre la doctrine d'un homme qui occupe une grande place dans l'histoire de la philosophie. Ce qui nous amène à penser qu'il est nécessaire de parler tout d'abord de cet homme, de sa vie et de ses opinions.

**

Abou'l'Ala vit le jour à Maarra, petite ville de la Syrie du Nord, située à environ quatre-vingt-quatre kilomètres d'Alep, le vendredi vingt-huit rabia I de l'année 363 du calendrier islamique correspondant à l'an 973 de l'ère grégorienne. Il mourut également dans cette ville, le vendredi 13 rabia I de l'année 449 du calendrier islamique, correspondant à l'an 1058 de l'ère grégorienne.

Il est d'origine arabe et comme tel, les généalogistes — qui ne méritent pas toujours la confiance qu'on leur accorde, — citent un à un ses ancêtres jusqu'à une époque fort reculée.

Sa famille compte parmi ses membres, de respectables personnes. Son grand-père, qui

s'appelait Soleiman, fut cadi de Maarra où, — effet peut-être du nom qu'il portait, Soleiman étant l'appellation arabe de Salomon, — il s'acquit la réputation d'un bon juge. La charge de cadi dans la même ville fut ensuite exercée successivement par Mohammed, oncle de l'auteur et par Abdallah son propre père.

Le souci de juger les faits et gestes d'autrui, qui n'est pas incompatible avec les belles-lettres, n'empêcha point ces hommes de loi de prêter une oreille attentive aux jinns, qui passent dans les pays arabes pour être les inspireurs des poètes. A l'époque, les prétoires n'étaient pas encombrés de paperasses ni de plaidoiries retentissantes et les magistrats avaient quelques loisirs. Soleiman, Mohammed et Abdallah firent donc des vers et l'historien qui nous l'apprend, ajoute même que ces vers ne manquaient pas de charme.

Voilà ce que nous savons de son ascendance paternelle. Nous ne connaissons par contre absolument rien de sa parenté maternelle, si ce n'est que sa mère appartenait à une famille appelée Al Sabika, d'Alep, chef-lieu de la province dont Maarra faisait partie. Mais l'indifférence des historiens sur ce point se trouve largement compensée par la sollicitude particulière que l'auteur témoigne dans ses écrits à sa mère et à ses oncles maternels.

**

A l'âge de quatre ans, Abou'l'Ala fut atteint de la variole. Au cours de cette maladie, il perdit l'œil gauche, pendant que l'autre se couvrait de taches blanches. La nature eut l'inconscience peu de temps après, de s'envelopper d'un voile noir à la face d'un homme qui eût pu devenir un des chantres les plus prestigieux de ses splendeurs.

A quatorze ans, son père étant mort, il quitta Maarra et se rendit à Alep chez ses oncles maternels.

Alep était alors célèbre par ses médersas ou établissements d'enseignement et comptait parmi les plus grands centres intellectuels d'Orient. Abou'l'Ala y continua ses études déjà fort avancées, puis visita successivement Antioche et Tripoli de Syrie ; enfin six ans après, il fut de retour dans sa ville natale.

Il avait alors vingt ans. A cet âge, affirme-t-il dans un de ses écrits, il n'avait plus rien à apprendre auprès d'aucun savant de Syrie ou de l'Irak. Il convient d'indiquer que les historiens sont unanimes à affirmer qu'il était un phénomène d'intelligence et de compréhension. Il avait onze ans quand il commença à faire de la poésie et sa mémoire était telle qu'il suffisait de lui donner une seule lecture de plusieurs

cahiers de texte pour qu'il les répétait avec une fidélité étonnante.

Mais si, en un temps bien court, le verbiage humain n'eut plus de secret pour lui, le sage de Maarra ne manqua pas de dire plus tard, tout comme le sage d'Athènes :

*« J'avoue mon ignorance, et les hommes
[m'attribuent du savoir ;
en réalité, nous sommes moi et eux, des gens
[sans valeur ;
je ne suis pas intelligent et ils ne sont pas
[intelligents. »*

**

On ne relève plus dans la vie d'Abou'l'Ala, en dehors des voyages que nous venons de signaler, que celui qu'il fit en 398 à Bagdad, après un séjour ininterrompu de quinze ans à Maarra ; car cet écrivain était loin de ressembler aux hommes de lettres de son temps qui passaient leurs jours à parcourir la terre en tous sens et à aller d'une cour à une autre, en quête de libéralités et de faveurs.

La grande Cité des rives du Tigre avait perdu sa suprématie politique, le Maître Abasside qui y régnait n'étant plus « qu'un roi en cage qui répétait, comme un perroquet, ce qu'on lui commandait de dire » ; mais elle continuait d'être la capitale intellectuelle de l'Orient.

Abou'l'Ala y obtint un vif succès. Il n'eut pas cependant que des amis et des admirateurs et son caractère peu souple ne manqua pas de lui attirer quelques désagréments.

Un jour, notamment, qu'il se trouvait chez un grand Chérif, le célèbre El Mourtada, il entendit celui-ci critiquer au milieu d'une assistance choisie de savants, le poète El Moutanabbi. Abou'l'Ala cita les premiers mots d'une poésie de l'écrivain qui n'avait pas l'heur de plaire au Chérif et ajouta que cette poésie seule, suffisait à affirmer son talent. Il fut expulsé sur-le-champ et l'on raconte même qu'il fut traîné par les pieds jusqu'à la porte de sortie.

« Savez-vous pourquoi l'aveugle a cité cette poésie de préférence à d'autres ? » dit alors El Mourtada, qui tenait à justifier sa conduite peu élégante à l'égard de son savant contradicteur. Les assistants, en courtisans accomplis, n'avaient pas cherché à savoir, et la question du chérif ne reçut pas de réponse. « C'est que, expliqua alors ce dernier, cette poésie renferme un vers où El Moutanabbi dit :

*Lorsque ma critique est faite par un homme
[inférieur,
cette critique prouve que je suis un homme
[supérieur. »*

*
**

Abou'l'Ala ne resta pas d'ailleurs longtemps à Bagdad. En l'an 400, il reprit en effet le chemin de Maarra. C'est au cours de ce voyage qu'il eut la douleur d'apprendre la mort de sa mère.

Il revenait dans sa ville natale avec la résolution de vivre désormais à l'écart de la société. Une longue lettre adressée à ses concitoyens expose cette résolution dans les termes suivants : « Maintenant que ma jeunesse est passée et que j'ai éprouvé la vie dans ses variations heureuses et malheureuses, j'ai jugé que le meilleur parti à prendre, pour le restant de mes jours était, pour mon propre bien, de me tenir à l'écart des hommes. Je me suis ouvert à ce sujet à quelques personnes sûres qui ont apprécié ma fermeté et convenu que, si je donne suite à ma manière de voir, j'accomplirai un acte de louable énergie. J'ai donc pris une décision irrévocable en priant Dieu de m'assister pour la mener à bonne fin. Cette décision n'est pas née d'un caprice passager : elle est au contraire le résultat de nombreuses années de réflexion. Je vous en fais part de crainte qu'à mon arrivée parmi vous des personnes aimables ne viennent chez moi sans pouvoir me voir et que je me trouve alors mériter le reproche

d'être incorrect et de ne pas savoir me séparer des gens. Le proverbe dit : « laisse chacun au choix qu'il a fait ». Je tiens à me détacher du monde et à vivre définitivement à l'écart des hommes. Je suis résolu également à me fixer dans la ville pour ne plus la quitter, même si ses habitants l'abandonnaient un jour pour fuir les Grecs. Je jure que je ne me suis point absenté du pays à la recherche de la fortune ou pour me créer des relations. J'ai voulu seulement séjourner dans la cité de la science et j'ai constaté qu'elle était réellement le meilleur lieu à habiter. Mais le sort ne l'a pas permis. L'homme qui ne sait pas, lutte contre sa destinée, et c'est ainsi que je ne m'étais pas rendu compte de ce que la mienne me réservait. Que Dieu comble de faveurs les gens de Bagdad et qu'Il les rétribue généreusement pour ce qu'ils ont fait pour moi ! Ils m'ont attribué des qualités que je n'ai point et m'ont loué sans mérite aucun. Ils ont insisté pour me retenir, m'offrant sincèrement leurs biens, mais ils ont trouvé que je n'aimais pas à recevoir les cadeaux ni à accepter les sacrifices et je les ai quittés contre leur gré. »

*
**

Il s'enferma donc dès son arrivée dans sa maison, qu'il ne devait plus jamais quitter que

dans une circonstance dont nous aurons l'occasion de parler et s'imposa une discipline des plus sévères. Il se nourrissait uniquement de lentilles, de figues et d'orge, portait des vêtements de grosse toile et couchait l'hiver sur un tapis de feutre et l'été sur une natte. Il prenait ses repas toujours seul et ne voulait même pas que son domestique le vît manger, car « la cécité, disait-il, est une infirmité qu'il faut cacher. »

Les auteurs racontent qu'il avait pour toute ressource un revenu annuel de trente dinars dont il gardait la moitié pour son propre entretien et donnait le reste à son serviteur. Un seul, le voyageur Naciri Khosrou qui visita Maarra au temps d'Abou'l'Ala attribue à ce dernier, d'après M. Taha Hoceine (1), une grosse fortune. Il indique même qu'il avait le commandement de la ville. Mais il ajoute : Abou'l'Ala menait cependant une vie très dure, s'habillant de bure et ne se nourrissant que d'orge ; il priait la nuit et jeûnait souvent le jour ; sa maison était largement ouverte aux solliciteurs, qui étaient toujours bien accueillis. Il laissait l'administration de la cité à ses agents qui prenaient son avis pour les affaires importantes seulement. Il

(1) Professeur de l'Université d'Égypte, auteur d'un livre qui ne manque pas d'aperçus fort intéressants sur Abou'l'Ala.

n'avait qu'indifférence pour les biens de ce monde et un jour qu'on lui disait : « Dieu t'a comblé de ses faveurs. Pourquoi les abandonnes-tu donc aux autres et n'en jouis-tu pas toi-même ? ». Il répondit : « Je n'ai droit qu'à ce qui est strictement indispensable à ma subsistance. »

M. Taha Hoceine déjà cité, explique qu'Abou l'Ala a bien pu se trouver dans les dernières années de sa vie à la tête de sa ville natale, la relation de Naciri devant être rapprochée de l'événement suivant :

Entre les années 417 et 430, Maarra se révolta contre le Prince d'Alep, Salah ibn Mirdas. Salah y accourut avec une forte armée et l'assiégea. Les habitants sollicitèrent l'intervention d'Abou l'Ala. Celui-ci se rendit auprès de l'assiégeant et demanda leur grâce. Salah accueillit favorablement la démarche du grand écrivain et il lui dit, en parlant de la ville : « Je te la donne. »

Mais quelle que soit la réalité en la circonstance, il y a lieu de relever que l'auteur du Message garda un mauvais souvenir du jour où il dut quitter sa retraite, car c'est à ce fait qu'il fait allusion lorsqu'il écrit :

*Je vivais caché dans ma demeure,
dissimulant mes défauts et ayant peu de ja-
[loux ;*

mais lorsqu'il ne me resta plus que peu à
[vivre

et qu'il fut temps pour mon âme de quitter

[son abri,

je fus envoyé en intercesseur auprès de Salah.

— et c'était de la part du peuple une idée

[bien mauvaise ; —

Salah entendit de moi des (paroles douces

[comme les) roucoulements d'une colombe

et j'entendis de lui des rugissements de lion.

Je n'aime point en vérité cette manière de

[faire ;

mais que de fois le besoin a mis en cours ce

[qui était délaissé !

Ce qui veut dire en termes plus clairs que
« pour vivre heureux il faut vivre caché »,
qu'il n'y a dans le monde que deux sortes
d'hommes, les forts qui parlent haut et les fai-
bles qui parlent bas et qu'il est parfois pénible
pour ceux-ci de se trouver en contact avec
ceux-là.

Notons enfin, pour en terminer avec le mode
de vie de ce sage, qu'il garda le célibat à une
époque où le mariage présentait cependant
quelques avantages et où la femme n'était pas
ce qu'elle est aujourd'hui : un point d'interro-
gation.



Abou-l'Ala avait certes plus d'une raison pour en vouloir à la vie qui fut, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, loin de lui être favorable. Aussi ses œuvres sont-elles souvent empreintes d'un pessimisme qui laisse au lecteur une pénible impression.

Les hommes sont méchants ; « ils ont le visage composé, la bouche pleine de haine, le cœur noir et le regard trouble ». Adam eût accompli une bonne action « s'il avait répudié leur mère avant tout contact, car celle-ci les a mis au monde, alors qu'elle se trouvait en état d'impureté et ils sont nés impurs ». La terre « a honte » de les porter et c'est pour cela qu' « elle est toujours pressée de les enfouir ». Ainsi, les poètes sont « les pires des hommes » ; les princes « trahissent leurs peuples, alors qu'ils en sont les salariés » et justifient par leur oppression « la haine et l'insurrection » ; les prédicateurs « prohibent le vin le matin et s'y adonnent eux-mêmes le soir », la vie, « foyer de la puanteur », — c'est le terme dont il se sert constamment et qui depuis lui est employé par les écrivains, — est un enfer, et procréer, c'est lui donner des victimes: on doit donc s'abstenir de se marier et d'avoir des enfants. Aussi, recommanda-t-il que l'on écrivit sur sa tombe :

ABOU' I

« Voic
quant
sion :
monde
pas qu

Ces
ment à
chacun
sienne
les œu
jeunes
en tou
pour c
dès qu
rire ou
soleil.

Mais
Maarre
l'âge d
est pou
s'attaq
œuvres

Les
et no

Les
mais

« Voici le tort que mon père m'a fait et je n'ai, quant à moi, fait de tort à personne ». Conclusion : il faut vivre à l'écart du monde, car « le monde est ennemi de la vérité et ne supporte pas quiconque la dit. »

Ces critiques peuvent s'appliquer évidemment à toutes les sociétés de tous les temps et chacun y reconnaît sans effort, à défaut de la sienne propre, l'image de son prochain. Aussi les œuvres d'Abou'l'Ala restent-elles toujours jeunes et sont-elles lues avec intérêt. On peut en toute conscience s'y rallier, sans toutefois pour cela bouder le monde et s'enterrer vivant, dès qu'on a des yeux pour voir un enfant sourire ou une fleur s'épanouir sous les baisers du soleil.

Mais le pessimisme du poète morose de Maarra, qui se révèle déjà dans une élégie qu'à l'âge de quatorze ans il composa sur son père, est poussé fort loin, car, après les hommes il s'attaque à leurs croyances. On relève dans ses œuvres, entr'autres, les vers suivants :

*Les religions ont semé entre nous des haines
et nous ont légué toutes sortes d'inimitiés.*

*Les peuples vivaient dans le bien-être,
mais les Prophètes ont apporté l'impossible,
[et ils l'ont troublé.]*

.....
*Jésus vint et abolit la religion de Moïse ;
 vint ensuite Mohammed avec cinq prières ;
 et l'on dit qu'une autre religion viendra en-*
 [core.

Et ainsi les hommes périrent entre hier et
 [demain.

*Lorsque je dis « l'impossible » j'élève la voix
 et lorsque je dis la vérité, je me borne à la*
 [murmurer.]

.....
Les adeptes des religions entretiennent des
 [désaccords
qui font trembler les lits et les berceaux.

*Les chrétiens ont menti sur le compte de Jésus,
 comme les juifs ont menti sur le compte de*
 [Moïse.

*Et les jours n'ont rien apporté de nouveau
 et le temps n'a pas changé ses habitudes.*

.....
*A Latakié, une guerre est déchaînée
 entre Mohammed et Jésus.*

*D'une part, un prêtre agite une cloche
 et de l'autre un cheikh, d'irritation, crie (3)
 Chacun lutte pour sa religion.*

Que je voudrais savoir où est la vérité !

(3) Allusion au muezzin.

Croyance et mécréance, nouvelles que l'on
 [raconte,
un Coran qui enseigne, une Bible et un
 [Evangile.

Toutes les époques ont leurs lots de faussetés;
se peut-il que l'une d'elles ait possédé seule la
 [vérité ?

Réveillez-vous, réveillez-vous, ô peuples éga-
 [rés !

Vos religions ne sont qu'une tromperie des
 [anciens.

Par elles ils voulaient s'emparer des vaines
 [richesses du monde et ils y ont réussi ;
puis ils sont morts; que morte soit la tradition
des hommes de mauvaise foi ! »

A voir les hommes orgueilleux de leur savoir et disputant entre eux, comme si la vérité ne pouvait appartenir qu'à un seul groupe, Abou'l'Ala se révolte et il leur dit qu'ils sont tous dans l'erreur. Il pousse évidemment son point de vue à l'extrême : on doit savoir observer la mesure en tout. Mais la critique est si aisée qu'il est souvent bien difficile de s'arrêter à bon escient.

Il est à remarquer pourtant qu'il ne se borne pas à démolir. Il cherche aussi à se rendre

utile. A cet effet, il enseigne que « la raison mérite plus que toute autre chose d'être crue et considérée » et qu'il convient de tout soumettre à son jugement infaillible. Malheureusement, le maître qu'il recommande n'est pas un inconnu et ne vient pas de loin pour inspirer confiance. Au demeurant, Abou'l'Ala lui-même ne trouve pas en lui l'appui dont il a besoin. On le voit pour des questions qui intriguent les hommes depuis qu'ils existent, tantôt affirmer, tantôt dénier et, d'autres fois, poser des interrogations sans leur donner de réponses. Et alors la raison est à son tour attaquée avec vigueur. « Elle est belle, mais au-dessus d'elle il y a la destinée » ; et son pouvoir est si limité, — Abou'l'Ala lui-même, comme beaucoup d'autres hommes intelligents, en a fait l'expérience. — qu'elle n'a même « pas d'influence sur la recherche des moyens d'existence ». La constatation est instructive et le désarroi que l'on constate chez l'auteur est parfois si pénible, que l'on tient plus que jamais aux illusions que l'on peut avoir et que l'on souhaite même d'en avoir de plus fortes encore.

Abou'l'Ala a-t-il éprouvé pareil sentiment soit à des époques diverses, soit à la fin de sa vie ? Nous dirons ce que l'on pense de ses opinions. Mais il convient d'indiquer dès maintenant, pour être complet, que les citations que

ABOU

l'on
exalt
que
les tC
que
A ce
enfa
men
assis
tête
œil
vario
inco
faire
de c
intér
peut
quel
en fS
ses
conf
égal
et se
Il
thro

l'on vient de donner se mêlent à des poésies qui exaltent la foi et la religion en des termes tels que l'auteur apparaît en maints endroits sous les traits d'un mystique ivre de lumière.

**

Ce mystique n'avait pas toutefois le physique que l'imagination, volontiers, lui créerait. A ce sujet, un écrivain qui fut conduit tout enfant auprès de lui, nous donne les renseignements suivants : « Nous le trouvâmes, dit-il, assis sur une natte ; il passa la main sur ma tête et pria. Il était très vieux, et il avait un œil saillant et l'autre très enfoncé, le visage variolé et le corps maigre ». Ce portrait est bien incomplet et on n'en fait état que pour satisfaire, dans une faible mesure, notre curiosité, de connaître l'image des hommes qui nous intéressent. Mais si l'extérieur d'Abou'l'Ala peut paraître peu flatteur, il est bon de citer quelques traits de sa physionomie morale qui en font une figure extrêmement sympathique.

Ses actes furent en tous points conformes à ses paroles et s'il eut le courage de dire à ses contemporains ce qu'il pensait d'eux, il eut également celui de leur abandonner le monde et ses profits.

Il était pessimiste, mais il n'était pas misanthrope. Il n'avait pas de haine pour ses sem-

blables, mais, au contraire, une indulgence que l'on verra, dans l'ouvrage dont nous nous occupons, ne s'arrêter à aucune limite.

Il fut toujours fidèle à ses affections et ne cessa pas d'écrire à ses amis de Bagdad, entr'autres, les regrets qu'il conservait de s'en trouver séparé. Il eût désiré passer son existence au milieu d'eux, mais la modicité de ses ressources ne le lui ayant pas permis, il s'en disait constamment désolé.

Abou'l'Ala chercha, sa vie durant, à être utile, intervenant auprès des autorités toutes les fois qu'une injustice lui était signalée, et mettant son savoir au service de tous, en donnant des cours, en écrivant des livres et en fournissant, sans relâche, des consultations sur les questions les plus variées qu'on lui adressait parfois des régions les plus lointaines de la Terre d'Islam.

Il était d'une bonté infinie et sa charité n'avait d'égal que son mépris pour les choses de ce monde. Les biens terrestres, enseigne-t-il, appartiennent à tous et je n'ai pas plus de droit qu'aucun autre sur ce que je possède, même si ce que je possède est d'une valeur insignifiante. Il ne saurait y avoir en effet des gens pauvres et des gens riches, et ceux-ci doivent secourir ceux-là. Aucune distinction ne devrait exister entre les hommes quant au bien-être, du mo-

ment qu'ils sont pareillement sujets aux malheurs.

Ce sont là des idées qui ont vu le jour avec le soleil et nous ne les citons que pour mettre à nu le grand cœur d'Abou'l'Ala.

L'égalité est un des principes qu'il affirme souvent dans ses œuvres. Et il est, pour le moins, curieux d'entendre sa voix proclamer, dans le milieu où il vivait, que « la vérité juge qu'un Ali (gendre du Prophète) n'est pas plus à ses yeux qu'un quelconque oiseau » et que l'égalité ne peut même pas être rompue par les différences de confessions. En réalité, « le bien est la meilleure des religions à suivre et dès lors, si l'on pratique le bien, peu importe que l'on prie dans la direction de l'Est ou que l'on murmure la prière des Adorateurs du Feu. »

Il avait en horreur le mal, et c'est ce sentiment qui fit de lui un végétarien obstiné.

Ne mange jamais injustement ce que la mer
[produit ;

ni la chair des animaux récemment tués.

Ne touche pas au lait, car il est destiné par les mères à leurs petits et non point à d'autres.

Ne trouble pas les oiseaux occupés à donner
[des soins

à leur progéniture, car le brigandage est le
[pire des crimes ;

*et laisse le miel que les abeilles actives, levées
[de bon matin, recueillent
sur les fleurs odorantes, car elles ne l'amas-
sent pas pour en faire des libéralités.*

Tels sont les conseils qu'il donne. La philosophie hindoue y entre probablement pour une part. On retient seulement ici le cachet personnel dont Abou'l'Ala marque son horreur de la violence sous toutes ses formes. Et c'est cela même que l'on relève dans maints incidents de sa vie.

On lui prescrivit, un jour qu'il était malade, de se nourrir de viande blanche, et on insista tant qu'il promit d'obéir. On lui servit donc une volaille, mais il ne put se résoudre à y toucher. « On t'a trouvée faible, dit-il, et on t'a prescrite en remède. Que n'a-t-on pensé à l'enfant du lion ? » et il ordonna qu'on remportât le plat.

Il est enfin un trait que nous ne saurions passer sous silence. Le sage de Maarra critiqua, on l'a déjà vu, avec la dernière sévérité, la société et ses institutions. Il n'attaqua cependant aucun de ses contemporains. Ses œuvres renferment bien quelques vers peu tendres pour son domestique. « C'est une des épreuves de la vie, y lit-on, que d'avoir un serviteur qui, lorsqu'il reçoit un ordre, fait le contraire de ce qui

lui a été ordonné ». Mais il est admis, depuis qu'il y a des hommes qui servent d'autres hommes, que maîtres et domestiques peuvent, sans inconvénient, médire les uns des autres.



Voilà comment Abou'l'Ala apparaît dans son mode de vie et dans ses œuvres.

Une constatation s'impose. On a affaire à un nomade dont le cerveau se déplace continuellement et ne se fixe nulle part. Il est, tour à tour, détracteur sévère et poète magnifique de la foi religieuse, rationaliste intégral et mystique exalté, adepte du Credo mahométan et sceptique, doutant de tout ; il prêche le célibat tout en le désapprouvant chez les prêtres chrétiens, et le végétarianisme, sans y voir une pratique de piété. Aussi les auteurs le jugent-ils différemment.

Certains estiment qu'il était libre-penseur, ou, pour mieux préciser, matérialiste pour les uns, sceptique pour les autres. Aux propos que l'on a déjà relevés dans ses écrits, il y a lieu d'ajouter l'anecdote suivante : On attribue à Abou'l'Ala, un ouvrage où il aurait essayé d'imiter le Coran que l'on sait pourtant inimitable puisqu'il est la parole même de Dieu. On aurait, raconte-t-on, fait remarquer à l'audacieux auteur, que cet ouvrage ne produisait pas

sur le lecteur la même impression que le Livre Saint, et Abou'l'Ala aurait répondu : « Qu'on le fasse lire en chaire pendant quatre cents ans et qu'on en juge après. »

D'autres auteurs pensent, par contre, qu'il était musulman. Les attaques contre les religions que l'on relève dans ses œuvres, sont dues, expliquent-ils, à l'étude des philosophes, et appartiennent à ses années de jeunesse. Mais arrivé à l'âge mûr, il s'amenda et rentra résolument, dans le sein de l'Islam, pour mener, jusqu'à sa mort, dans sa retraite de Maarra, une existence d'intelligent acétisme et de louable piété.

La distinction que l'on fait ainsi de sa vie, divisée en deux parties distinctes, gagnerait à être appuyée d'une sérieuse recension chronologique de ses écrits que nous n'avons pas. On ne peut cependant s'empêcher de lui donner un certain crédit si l'on veut bien croire l'auteur sur parole.

Ce dernier affirme, en effet, qu'il est un adepte convaincu du Coran. Il indique que si ses œuvres renferment des expressions qui ne paraissent pas s'accorder avec l'orthodoxie, c'est « que « nous nous servons parfois de termes figurés tout en sachant que les choses ne sont pas telles que nous les exprimons ». Enfin, il nous met en garde contre ses détracteurs et il

écrit : « Ne me jugez pas d'après ma réputation. »

Voici, en outre, quelques anecdotes qui pourraient renseigner utilement sur son état d'âme :

Il reçut une fois, la visite du vizir El Manazi qui lui dit : « On raconte bien des choses sur ton compte. »

— « Des hommes m'ont jaloué, répondit Abou'l'Ala, et ils ont répandu des mensonges sur moi. »

— « Pourquoi te jaloueraient-ils, dit le visiteur, alors que tu leur as abandonné ce monde-ci et l'autre ? »

— « Et aussi l'autre... », reprit le sage de Maarra, qui baissa la tête et ne prononça plus un mot jusqu'à ce qu'El Manazi se fût retiré.

Il dit, une autre fois au cours d'une conversation avec un savant qui était allé le voir : « Je n'ai jamais attaqué personne... »

— « C'est vrai — observa son interlocuteur — à part les Prophètes... »

Abou'l'Ala changea de couleur et mit fin à l'entretien.

Je me rendis un jour, raconte le Cadi Aboulfath, auprès d'Abou'l'Ala. Il se trouvait seul, réfugié dans un petit réduit de sa maison. Je m'assis, tout en prenant soin de ne pas révéler ma présence, et je l'entendis réciter ces vers :

*Que de fois une fille encore dans la fleur de
[l'âge, fut mise en terre,
et sa mère, quoique vieille, continua de vivre
[longtemps,
la mort peut bien tarder à venir,
mais vivre éternellement n'est guère possible.*

Puis il poussa quelques soupirs et récita les versets suivants du Coran : « Il y a en cela un avertissement pour qui craint le châtement du monde dernier. Ce sera un jour où les gens seront réunis et ce sera un jour manifeste. Nous ne le retardons que pour un délai calculé. Ce sera un jour où les âmes comparaitront et ne pourront parler que si elles y sont autorisées par Lui, Dieu. Il y aura des hommes heureux et d'autres malheureux. »

La récitation terminée, il pleura avec force. Il s'abattit ensuite, visage contre terre, et après être resté un bon moment ainsi prostré, il releva la tête et il s'écria : « Gloire à Celui dont telle est la parole. Gloire à Celui dont telle est la parole... ! »

J'attendis encore un instant et je le saluai.

Il me rendit le salut et me demanda : « Depuis quand es-tu ici ? »

Je répondis : « J'arrive à l'instant même », et j'ajoutai : « J'aperçois, Maître, sur ton visage des signes d'irritation. »

— « Ce n'est pas cela, ô Aboulfath, répliqua Abou'l'Ala. Il m'est seulement advenu de réciter des paroles dites par une créature et d'autres dites par le Créateur, et alors j'ai éprouvé une émotion dont tu vois les traces sur ma figure. »

*
**

L'ascète de Maarra n'avait certes pas ce que l'on appelle « la foi d'une vieille femme », autrement dit, « la foi du charbonnier ». Il était musulman, mais il ne s'accommodait nullement de la théologie scolastique et dogmatique enseignée par les docteurs éminents, gardiens de la vérité religieuse.

On relève dans quelques-uns de ses écrits, que tout le monde s'accorde à placer dans les dernières années de sa vie, des propos qui sont loin d'être en parfaite conformité avec les enseignements de la Mosquée. « Il est possible, dit-il notamment, qu'Adam dont on parle, ait été précédé sur la Terre par d'autres Adams ». « Le pèlerinage à la Kaaba de la Mecque, dit-il, encore, n'est qu'un reste de pratiques païennes. »

Nous citons seulement ces deux exemples parce qu'ils portent sur des questions à l'ordre du jour de l'actualité. Quelques auteurs attribuent bien au Prophète ces mots : « Il y a eu

avant Adam deux cent mille Adams », et ils racontent qu'il aurait parlé une fois à sa femme Aïcha, en ces termes : « O Aïcha, si ton peuple n'avait pas une connaissance récente du paganisme, je démolirais la Kaaba ». Mais « Adam, père des hommes », et « la sainteté du pèlerinage annuel », sont des dogmes indiscutables, et, en les mettant en doute, Abou'l'Ala s'écarte du type du musulman tel qu'il est minutieusement défini par la théologie officielle.

A vrai dire, nombre de penseurs se mirent comme lui en révolte contre cette théologie, dont les termes conventionnels leur paraissaient convenir seulement à « l'homme moyen ». Certains d'entre eux dépassèrent tellement la mesure, qu'ils furent persécutés, malgré le large libéralisme qui était généralement observé en pays d'Islam. Aussi quelques auteurs ne manquent-ils pas de s'étonner que le dissident de Maarra n'ait pas été inquiété. Il faut cependant se rappeler que ce dernier eut l'heureuse idée d'abandonner à ses semblables les cours des princes et les faveurs du peuple, et la sagesse enseigne que le meilleur moyen de se mettre à l'abri de la méchanceté des hommes, est de se faire oublier par les hommes, en tournant le dos au monde et à ses profits. Il faut noter également qu'il confia généralement sa pensée à la langue des jinns. Sa poésie est, au reste, d'une

beauté remarquable et l'auteur, soigneux de la forme, s'y imposa même souvent des rimes de deux et trois lettres, ce qui n'est guère nécessaire, en prosodie arabe, de même qu'il s'imposa dans la vie des obligations nullement indispensables. Or les poètes ont toujours joui d'une grande liberté de langage. Le Coran enseigne en effet qu'ils parlent au gré de leur imagination, « battent les vallées, et disent ce qu'ils ne font pas. »

*
**

Cependant, il y a lieu de souligner que, quelle que soit sa croyance, le sage de Maarra, à l'esprit pourtant si mobile, ne varia jamais sur deux points :

Le monotheisme absolu est constamment affirmé dans ses écrits, lui inspirant parfois des vers d'une grande beauté :

*A l'unité de Dieu omniscient, nous croyons
Qu'on me laisse donc traverser la vie seul,*

dit-il notamment.

On a déjà souligné, d'autre part, son horreur du mal et ses opinions sur la pratique du bien.

Or, c'est cela l'Islam, et c'est cela qui domine, à notre sens, toutes autres considérations.

Un grand penseur a écrit :

*Il n'est que deux choses qu'il faut toujours
[éviter :
Donner un associé à Dieu ou faire du tort au
[prochain.*

Et le Prophète lui-même a donné du musulman, la définition suivante : « Le musulman est celui qui ne porte atteinte à ses semblables, ni par la main, ni par la langue. »

Que l'on médite ces paroles. Le reste n'est qu'affaire de cœur, d'imagination, ou de simple verbiage.

Abou'l'Ala fut, en vérité, un sage digne de la vénération des hommes, et les historiens s'accordent pour dire qu'à sa mort, pas moins de soixante-dix poètes le pleurèrent sur sa tombe.

*Il disparut, dit l'un d'eux, après avoir rempli
l'Univers de merveilles qui circulent par-
tout comme les étoiles brillantes ;*

*il avait renoncé au monde et s'était enterré
vivant, faisant ainsi la plus chère des of-
frandes,*

*Ses yeux repoussaient le sommeil en vue des
pratiques de pureté et de piété,
et son cœur s'humiliait constamment devant
Dieu.*

*Que la terre où il repose soit toujours
arrosée par des nuages aussi généreux,
qu'il était lui-même et qu'elle ne cesse jamais
de recevoir l'eau des pluies abondantes !*

DON
ours
er :
t au
ain.
sul-
nan
les,
est
ple
e la
ac-
de
be.
pli
ar-
rré
of-
des
ant
ais

Le Message





Le Message forme un volume de plus de trois cents pages. Il a été écrit pour répondre à une épître de quelques pages seulement d'un homme de lettres d'Alep, Aboul-Haçane Ali ibn Mansour, plus connu sous le nom d'Ibn El Kareh.

La disproportion est grande entre ces deux documents et Abou'l'Ala s'explique sur ce point dans les termes suivants : « Si l'or pur, dit-il en terminant, vaut plusieurs fois son poids en argent, qu'est-ce alors quand on donne en échange de ce métal précieux, des débris de pierres que les pieds repoussent sur les chemins ? »

C'est évidemment de la modestie de sa part, car Ibn Mansour doit uniquement à son illustre correspondant d'être passé à la postérité. Il est vrai que sa lettre était de nature à plaire à l'ascète de Maarra : Aboul-Haçane y critique vivement les mœurs du temps et l'impiété des hommes qu'il a appris à connaître au cours d'une vie agitée de « rimeur » de cours.

Toutes les questions évoquées dans cette lettre sont donc abondamment développées par Abou'l'Ala. Mais auparavant, il tient à retourner les éloges qui lui ont été adressés et il le fait très généreusement. Il affirme qu'Ali Mansour mérite, pour son épître, la félicité promise « aux croyants », et ceci dit, il lui plaît de faire mener à l'Alépois la vie que ces derniers auront d'après lui dans l'autre monde.

C'est cette partie de l'ouvrage seulement que l'on se propose d'étudier.

Abou'l'Ala s'y montre moqueur gai et satiriste enjoué. Et certains croient trouver dans le message une charge contre l'idée du Paradis et de l'Enfer, tels que les représente le Coran.

En réalité, l'élite musulmane ne s'est à aucune époque, et dès l'origine même de l'Islam, méprise sur le sens exact du texte sacré. Au cours des siècles, philosophes, mystiques et théologiens se sont ingénies à faire de la vie future des tableaux correspondant à leurs conceptions respectives. Abou'l'Ala n'a fait que compléter la série de ces tableaux en y ajoutant celui des poètes. Ce dernier se rapproche davantage il est vrai, de la lettre du Livre Saint. Au Paradis, ce ne sont en effet que frais ombrages, vertes prairies, houris aux yeux noirs, boissons variées, chants et danses lascives ; et à l'Enfer, pleurs et tourments. Mais le vin, l'amour et la

guerre, la louange et la satire sont les thèmes favoris des poètes et l'on ne saurait, en toute équité, faire grief à l'un d'eux, de n'avoir pas représenté différemment le monde à venir.

**

Cet ouvrage bouscule bien un peu les théologiens. On doit cependant, sans remords, lui en savoir gré.

Ces derniers jugent en effet sévèrement les poètes qui, à force de chanter les plaisirs défendus, finissent souvent par s'y adonner.

La poésie est en outre considérée comme un art vain et futile qui rabaisse celui qui s'y intéresse. « Si la poésie ne rabaisserait pas les savants, je serais meilleur poète que Labid », disait un grand docteur de la loi.

L'observation s'étend également aux grammairiens, et d'une manière générale à tous ceux qui s'occupent de littérature. On estime que les sciences religieuses telles que la théologie et le droit, seules sont dignes de respect.

Certes, Abou'l'Ala peut sans offenser en rien la vérité, revendiquer un grand savoir dans ces sciences. Il ne veut cependant passer que pour un simple littérateur, soit qu'il tienne au privilège d'indépendance que volontiers l'on consent aux hommes de sa catégorie dans cette vie, puisqu'on les damne dans l'autre, soit qu'il ait

un réel amour pour les lettres. Ses cours portent presque toujours sur la poésie arabe et sur la technique du langage, et ses écrits sont un déconcertant étalage d'érudition en ces matières ; ils pullulent de mots rares, d'expressions recherchées, de critiques littéraires et de termes savants, qui ne manquent pas de leur donner une certaine afféterie, que l'on n'hésiterait pas à juger sévèrement, si l'enseignement de la littérature ne paraissait avec évidence, être un des buts essentiels de ses travaux.

Un théologien célèbre du Caire, Abou Naçr Ibn Amran, ne manque pas de rappeler à Abou'l'Ala, à l'occasion d'une longue controverse qu'ils ont ensemble, au sujet des opinions de l'ascète de Maarra sur le végétarianisme, le peu de cas que l'on fait des sciences profanes dont il s'occupe. Il lui écrit à peu près en ces termes : « Ta supériorité dans les lettres est reconnue par tous. Mais ce trésor dont tu possèdes les clés ne saurait t'être d'une grande utilité ni dans ce monde, ni dans l'autre. Le seul avantage que tu en retires est une notoriété qui répand actuellement ton nom à travers les pays. Ce n'est en vérité, qu'une parure qui te sert tant que tu es en vie ; mais lorsque les mains de la mort t'enlèveront du dos de la terre pour t'enfouir dans son sein, cette parure ne te sera plus d'aucun profit. Aussi est-il surprenant qu'un

homme de grande intelligence comme toi fasse de toutes ses études des « étalages » pour les principes de la langue, ses mots et ses règles les plus subtiles, sans penser aux sciences de l'autre vie, emploie ses facultés à des choses vaines et ne veuille être connu que par des futilités qui, telles que l'écume, doivent nécessairement disparaître un jour, sans laisser de trace. »

La vanité de la littérature, au gré de l'opinion générale, se trouve mise en relief, même par Abou'l'Ala dans un de ses écrits qui porte le titre de « Message des Anges », rédigé en réponse à une lettre où des questions de grammaire lui sont posées.

Il commence ce message par dire à son correspondant : « Maintenant que je suis vieux et qu'il ne me reste plus qu'à mourir, à quoi bon m'occuper de ces questions ? »

Puis, il se représente en présence de l'Ange de la mort, Azraël, venu pour prendre son âme. Il essaie de l'en détourner en l'entretenant de l'étymologie de son nom « qui n'est pas arabe. »

Azraël paraît un instant charmé ; mais il ne tarde pas à se ressaisir et il s'apprête à s'emparer de son interlocuteur.

Celui-ci se met alors à donner d'autres détails et l'Ange, cette fois, de lui dire : « Cesse donc de m'entretenir de pareilles balivernes. Si tu as de bonnes œuvres à ton actif, tu seras heu-

reux ; sinon, tu n'auras qu'humiliation et souffrance. »

« Attends encore un peu, que je puisse te prouver que l'orthographe de ton nom renferme une lettre inutile », supplie le littérateur obstiné. Mais Azraël ne peut que répliquer : « Impossible. C'est l'heure de ta fin et il n'est guère en mon pouvoir de la retarder. »

L'auteur se trouve ensuite en présence des Anges qui interrogent les morts, puis d'autres encore. Il s'efforce également, mais toujours en vain, de se les rendre favorables en leur tenant le même langage qu'à Azraël. Il ergote longuement sur leurs appellations et sur les particularités qu'elles présentent et ce faisant, il répond en réalité aux questions qui lui ont été posées. Puis il poursuit en ces termes :

« Me voici à la porte du Paradis avec un groupe d'hommes dont les actions n'ont pas été suffisantes pour les faire admettre dans la demeure des élus, mais que la clémence divine a écartés cependant du Feu. Alors nous interpellons le Gardien et nous lui disons : « O Ridouan ! nous avons quelque chose à te demander ». Certains parmi nous disent simplement : « O Ridou. »

— « Qu'est-ce donc que cette manière d'appeler dont personne ne s'était servi avant vous ? » interroge Ridouan.

« Nous lui répondons : « Nous parlions dans le monde passé la langue des Arabes et il est d'usage chez eux de supprimer les dernières lettres du nom qui se termine par « a » et « n » pour adoucir l'interpellation. »

« Et quel est l'objet de votre demande ? », interroge Ridouan.

« Quelques-uns parmi nous expliquent :

« Nous n'avons pu obtenir l'entrée du Paradis à cause de l'insuffisance de nos œuvres, mais nous avons bénéficié de la clémence de Dieu et nous avons échappé à l'Enfer. Nous nous trouvons ainsi entre ces deux demeures et nous venons te prier d'être notre intermédiaire auprès des habitants de celle qui est confiée à ta garde. Ces derniers ne peuvent pas se passer d'hommes comme nous. Il est bien laid en effet qu'un croyant jouisse des délices qui lui sont prodiguées et ne sache pas, à l'occasion, en remercier Dieu sans faute de langage. Il ne convient pas non plus qu'il se délecte des bonnes choses qui lui sont offertes sans qu'il connaisse leurs véritables appellations, ni que l'un des saints élus qui séjournent au Paradis cueille une poire, par exemple, et ignore la forme de ce mot au diminutif ou au pluriel. »

Ici, l'auteur cédant à sa manie, cite d'autres exemples de mots dont il étudie la composition, et il continue en ces termes :

« Au reste, si les habitants de l'Eden sont au courant de ces choses, Dieu leur ayant inspiré toutes les connaissances dont ils ont besoin, il ne doit pas en être de même pour les jouvenceaux éternels. Ces derniers ne peuvent pas, quant à eux, se passer de nous. Du reste, nous nous contenterions de peu, pour la rétribution de l'instruction que nous leur donnerions. »

« Ridouan sourit et observe : « Les habitants du jardin sont aujourd'hui adonnés à leurs occupations agréables. Ils se trouvent, eux et leurs épouses, sous les ombrages, couchés sur des lits élevés. »

« Ils constatent qu'il parle sérieusement. Ils lui disent alors : « Que Dieu te pardonne ! Veuille seulement faire savoir à l'un des nôtres qui sont entrés au Paradis que nous attendons à la porte et que nous désirons lui parler. »

« A qui voulez-vous que j'annonce votre présence parmi les hommes de science qui ont obtenu le pardon ? » demande Ridouan.

« Ils se consultent un instant et ils répondent :

« Fais connaître notre présence au grammairien El Khabil ibn Ahmed El Ferhedî. »

« Ridouan dépêche un de ses auxiliaires qui dit à El Khabil : « A la porte du Paradis, il y a des hommes qui parlent beaucoup et désirent te voir. »

« El Khabil apparaît et dit : « Voici l'homme que vous avez demandé. Que voulez-vous donc ? »

« Ils lui tiennent le même langage qu'à Ridouan.

« Dieu Tout-Puissant, réplique El Khabil, a fait que les habitants du Paradis parlent la langue des Arabes dans sa forme la plus pure et telle qu'elle était parlée par Yaaroub ibn Kahtane ou Maad'ibn Adnane (4), sans faute ni négligence. Les hommes n'ont eu besoin dans la demeure traîtresse, des sciences du langage et de la grammaire que parce que l'arabe avait subi des altérations. Quant à présent, Dieu a mis à l'abri les heureux de toutes sortes d'erreurs. Partez donc, que Dieu vous guide dans la bonne voie. »

*
**

Le Message reprend, certes plus d'une fois, la même idée. Il ne réhabilite pas moins les littérateurs en général et les poètes en particulier. Le Paradis qu'il présente est en effet plein de ces derniers. Ali ibn Mansour ne cherche pas d'ailleurs à rencontrer d'autres personnes. Sa sollicitude pour ses confrères l'amène même à se rendre dans l'Enfer pour voir ceux qui,

(4) Ancêtres des Arabes.

parmi eux, n'ont pu obtenir la félicité éternelle, et il ne manque pas de s'apitoyer sur leur sort.

Les élus ne sont point des hommes prostrés dans la contemplation de Dieu, comme ils sont souvent représentés par ailleurs. Ce sont au contraire, des poètes tout pareils à ce qu'ils sont dans ce bas monde et qui mènent une vie toute semblable à celle qu'on leur reproche. Leurs moindres désirs sont au surplus, accomplis par la Toute-Puissance du Créateur et ainsi, ils voient se réaliser pour eux ce qu'ils ont chanté dans leur existence de pauvres mortels. Tel qui a exalté dans ses œuvres, les plaisirs de la chasse, par exemple, trouve à sa disposition un gibier aussi varié qu'abondant, et tel autre qui a modestement parlé dans ses vers de lait de chamelle mêlé de miel, s'abreuve à satiété de ce liquide, qui est là d'une saveur incomparable. Il n'est pas jusqu'aux malheureux damnés qui ne voient la poésie opérer dans l'Enfer même. C'est ainsi que Chanfarâ, dont un ami vante dans un poème célèbre « le courage devant le malheur », se montre calme dans la demeure des pleurs où il ne paraît pas souffrir comme les autres. Quelques heureux expliquent au savant Alepois, quand il s'étonne de leur présence au Paradis, — car il sait bien qu'ils n'ont pas été en règle avec la religion, telle qu'elle est enseignée

communément,— que les faveurs dont ils jouissent sont dûes à quelques vers qui ont eu, au milieu de leurs œuvres, presque entièrement consacrées au libertinage, l'heur de plaire à Dieu. Ali ibn Mansour lui-même finit, après divers avatars, par se faire admettre dans la demeure des élus grâce à une bonne pensée dont il lui est tenu compte.

Ainsi, le message nous apprend que le verbe n'est nullement stérile et sans effet, comme on veut bien le dire, et que le beau langage a sa place dans la cité future, car il lui arrive parfois d'être au service d'une pensée sainte ou d'une bonne cause. Voilà, de prime abord, ce qui résulte de l'ouvrage d'Abou'l'Ala qui — soit noté en passant, — ne manque pas de faire souvent selon son habitude, de la critique littéraire en instituant entre Ali ibn Mansour et les écrivains qu'il rencontre, de longues discussions sur leurs écrits. Il résulte également de cet ouvrage que nul n'a le droit d'affirmer ou de supposer la damnation d'autrui, car Dieu est seul juge des actes accomplis par ses créatures, dont il sonde les secrets. Le salut s'acquiert parfois par des moyens, une action louable, ou seulement une bonne intention, qui ne sont pas prévus dans les livres de théologie, de même qu'il s'acquiert tout simplement par le repentir, car le repentir efface tous les péchés.

La clémence de Dieu est en réalité sans bornes et on a tort de la limiter. Il est évident qu'Abou l'Ala plaide, ce faisant, en même temps que la cause des poètes, la sienne propre ; mais il convient de reconnaître qu'il ne s'éloigne nullement, n'en déplaise aux moralistes sévères, de l'esprit profond et réel de l'Islam, tout d'indulgence et de pardon.

Enfin, le Message enseigne que la sollicitude du Créateur s'étend à tous les êtres, mais Ali' ibn Mansour ne suit pas jusque là l'imagination vagabonde du grand poète...

*
**

Le Message fait partie du groupe d'ouvrages orientaux qui auraient, au dire de quelques savants, inspiré « la Divine Comédie ». Mais la question se pose, avant tout, de savoir comment Dante a pu connaître la littérature arabe. Et tout d'abord, on se demande s'il savait la langue coranique.

E. Blochet répond dans une étude intitulée : « Les sources orientales de la Divine Comédie » par la négative sur ce point. « Si Dante avait su, explique-t-il, la langue arabe de façon à pouvoir lire un manuscrit, il est certain qu'au XXXI^e chant de l'Enfer, il aurait placé dans la

bouche de Nemrod des paroles plus intelligibles que le célèbre vers « Raphe Imai amec hza bialmi, ». Il n'y a pas de doute que ces six mots ne soient de l'arabe, mais il est bien difficile pour ne pas dire impossible, de rétablir la forme primitive de cette phrase... En réalité, ce vers est à peu près incompréhensible sous cette forme, et ce serait peut-être aller trop loin que de rendre les copistes responsables de sa corruption ; elle doit remonter à Dante lui-même, qui aura pris ces mots tout transcrits dans un livre que nous ne connaissons pas, ou qui a peut-être, cité de mémoire, un lambeau de phrase qu'il avait entendu prononcer. »

Cette opinion perd cependant beaucoup de sa valeur, lorsqu'on se rappelle l'impossibilité de transcrire exactement l'arabe en caractères latins. Il faut donc tenir compte, dans le cas présent, des altérations que le vers dont il vient d'être parlé a dû subir de ce fait, d'autant qu'il se trouve ici intercalé dans une composition poétique régie par des règles fort strictes et la corruption seule du texte n'implique point que Dante ait, certainement, ignoré l'arabe.

Mais ce point ne présente pas une importance capitale pour le sujet qui nous occupe, puisque l'on peut connaître la littérature d'une langue autrement que par la lecture directe de ses œuvres.

Or, lorsqu'on songe aux rapports que l'Europe a entretenus avec le monde musulman au moyen-âge et particulièrement après les Croisades, on est en droit de soutenir que le poète florentin a connu les auteurs arabes.

« L'Orient et l'Occident, remarque E. Blochet, se sont pénétrés dans l'antiquité et surtout au moyen-âge, plus qu'on ne serait porté à le croire, peut-être même d'une façon plus complète que dans notre siècle de vitesse et de communications hâtives. »

Aussi bien cet auteur ne tire-t-il de l'ignorance, pour Dante, de la langue arabe, aucune déduction et son étude a pour objet, au contraire, de démontrer, en s'appuyant précisément sur ces rapports des deux continents voisins, que la Divine Comédie renferme d'importants emprunts à la littérature orientale. Il ne fait toutefois aucune mention du Message du Pardon qui, en 1901, époque où il a publié son livre, n'était pas encore connu des Orientalistes.

Depuis, ce sujet a fait l'objet, de la part d'un savant espagnol, M. Miguel Azin Palacios, d'une étude importante intitulée « La Escatologia Musulmana en la Divina Comedia », dont M. A. Bellessort a donné une analyse fort intéressante dans la Revue des Deux Mondes du 1^{er} Avril 1920, sous le titre peu heureux toutefois, de « Dante et Mahomet. »

M. Bellessort rappelle dans son compte rendu, après avoir relevé des ressemblances frappantes entre la Divine Comédie et quelques ouvrages d'Islam, le Message du Pardon entre autres, le prestige dont la Civilisation arabe jouit durant plusieurs siècles en Europe.

« On sait que l'Islam, après avoir conquis les Pays Asiatiques jusqu'aux confins de l'Arabie, s'était rapidement étendu dans l'Afrique du Nord, dans le Midi de l'Italie et de la France, en Espagne, aux Iles Baléares et en Sicile, pendant que ses caravanes, partant de la région caspienne, portaient son commerce dans les pays russes, scandinaves et anglo-saxons. La Sicile fut presque entièrement islamisée. Au XII^e siècle, Palerme avait 300 mosquées et deux cents dans ses faubourgs ; au milieu de ses ruines grecques, carthaginoises, romaines, byzantines, deux ou trois civilisations vécurent sans se confondre mais sans se heurter. La plus séduisante et, sur bien des points, la plus raffinée, était la civilisation musulmane. Les Musulmans, les Grecs, les Latins avaient appris à se tolérer. On rédigeait les actes dans les trois langues. Les justiciers du Roi étaient assistés d'un collège de prud'hommes chrétiens et musulmans. La chancellerie, la monnaie, les finances, les gardes, les chambellans étaient d'origine musulmane. Les hommes portaient la soie

byzantine, la tunique grecque, la cote normande ou le manteau arabe. Les chrétiennes avaient adopté la langue et le voile des musulmans. Elles étaient couvertes de bijoux persans et toutes parfumées des odeurs d'Assyrie. Les ateliers de soie et de dentelles, peuplés d'ouvrières arabes et grecques, n'étaient que des harems. Le Roi s'habillait à l'orientale ; il sortait sous le même parasol de gala que les califes égyptiens. Il parlait et écrivait en arabe. Ses cuisiniers et ses médecins étaient arabes. Autour de lui, se pressaient des géographes, des poètes, des savants arabes, des astrologues arabes en longue barbe, des juifs pensionnés pour traduire des ouvrages arabes. Les sons des cloches se mariaient dans l'air aux cris des muezzins.

« On fut encore plus musulman quand la couronne passa à Frédéric II, roi de Sicile et empereur d'Allemagne. Il préférait nettement ses sujets arabes. Renan éprouve une vive sympathie pour ce prince « que son insatiable curiosité, son esprit analytique, ses connaissances vraiment surprenantes, devaient rapprocher de cette race ingénieuse qui représentait à ses yeux la liberté de penser, la science rationnelle ». L'histoire de sa croisade et sa croisade elle-même, fut un scandale. Il affectait à Jérusalem de ne s'entretenir qu'avec des musul-

mans. En 1224, il avait fondé l'Université de Naples, il faisait traduire Averroès, réunissait des collections de manuscrits arabes, consultait les savants de l'Islam oriental et occidental ; et il aimait beaucoup aussi les danseuses sarrazines qu'il envoyait chercher en Orient et en Espagne. La tunique où il fut enseveli était brodée en or d'une inscription arabe.

« Mais la gloire islamique de Palerme est éclipsée par celle de Tolède. Dans la première moitié du XII^e siècle, la ville à peine arrachée aux Musulmans, l'archevêque Raymond, grand Chancelier de Castille, faisait traduire, — mathématiques, médecine, alchimie, physique, histoire naturelle, philosophie, — les ouvrages les plus célèbres de l'Islam. Ces traductions nous dit Renan (que M. Azin aurait pu citer) étaient littérales. « Presque toujours un juif, quelquefois un musulman converti, dégrossissait l'œuvre et appliquait le mot latin ou le mot vulgaire sur le mot arabe ». Et elles se répandaient avec une rapidité étonnante. « Tel ouvrage composé au Maroc ou au Caire, était connu à Paris et à Cologne en moins de temps qu'il n'en faut de nos jours à un livre capital de l'Allemagne pour passer le Rhin. »

A ce fait général de contact entre l'Islam et l'Europe dont il vient de relever quelques traits, le compte rendu de M. A. Bellessort ajoute des

faits qui se rattachent particulièrement au sujet qui nous occupe.

Le maître de Dante, Brunetto-Lattini, a voyagé en Espagne. « Son grand Livre, son Trésor, qu'il a écrit selon le parler de France « pour ce que la parleure française est plus délitable et plus commune à tous louanges », ce Trésor que du fond de l'Enfer il recommandait à son disciple, est chargé de science et de philosophie arabes. On en a exploré les sources classiques et chrétiennes, les sources arabes sont au moins aussi nombreuses. Et Brunetto-Lattini a été le conseiller littéraire de Dante. »

Il serait donc invraisemblable, pense-t-on, que « l'auteur de la Divine Comédie fût resté à l'écart de cette littérature orientale dont les savants de son époque étaient précisément férus. La passion de tout savoir le faisait chercher, dit Ozanam, jusqu'aux dogmes des Tartares et des Sarrazins ». Cet auteur, du reste, ne pouvait être arrêté dans sa curiosité par des défiances de pays et de race. Lorsqu'il composait son traité « De vulgari éloquio », il s'y déclarait citoyen du monde. Il y reconnaissait que beaucoup de nations parlaient des langues plus agréables et plus utiles que celles des peuples latins. »

Dante pouvait d'autant moins se désintéresser de la littérature islamique qu'il manifesta

dans son chef-d'œuvre une certaine sympathie pour les hommes d'Islam parmi lesquels deux grands penseurs, Avicenne et Averroès, ainsi qu'un prince fort connu, Saladin, ont été placés par lui dans les Limbes. En fait, il cite lui-même, dans ses écrits en prose, des ouvrages qu'il a lus et il ne les a pas cités tous », remarque M. Bellessort.

**

Toutes les explications que l'on vient de donner étaient nécessaires pour aider à la compréhension du Message. Au demeurant, il convient que nous le lisions ensemble. Cet ouvrage est en effet écrit dans le style propre à Abou'l'Ala dont nous avons dit qu'il est tout chargé de mots rares et d'expressions recherchées. L'auteur emploie souvent la prose rimée et fait allusion à des particularités peu connues de la vie et des œuvres des personnages dont il parle. On éclairera donc le texte par des explications aussi courtes que possible. On en supprimera les phrases dont la présence ne s'explique que par les exigences de la rime, ainsi que certaines critiques littéraires qui sont impossibles à suivre sans le secours de longs commentaires. Enfin, on s'efforcera de rendre de préférence, la pensée de l'écrivain, sans s'attacher outre

mesure, aux mots dont il s'est servi pour l'exprimer.

Que cette manière de faire ne soit pas exempte de reproche, on en convient volontiers, mais elle a toutefois le mérite de ne pas faire mentir le proverbe qui veut qu'un traducteur soit toujours un traître.

ON
EX-
das
rs,
ire
ur

ANALYSE DU TEXTE



ANALYSE DU TEXTE

ANALYSE DU TEXTE



Le Paradis

Le Paradis





L'ÉPITRE D'ALI IBN MANSOUR (5)

Le Message débute, comme il convient, par une appréciation flatteuse de l'œuvre d'Ali ibn Mansour.

Cette épître, constate-t-il, est pleine de sages préceptes et la lecture en est fort édifiante, « car elle commande d'observer la Loi religieuse et blâme quiconque abandonne l'essentiel pour l'accessoire. »

Aussi est-on assuré que Dieu lui fera accueil. Les Anges ont peut-être même déjà recueilli cette œuvre, toute de pieuses pensées, pour la porter de la Terre au Ciel, puisque le Livre saint dit : « A Dieu monte la bonne parole et l'œuvre de bien, Il l'élève. »

Et la bonne parole ainsi visée paraît être celle dont le même Livre parle en ces termes : « Une bonne parole est comme un bon arbre. Ses racines tiennent fermement au sol et ses branches s'élèvent vers le Ciel ; il produit ses fruits, chaque saison, par l'ordre de son Seigneur.

(5) La division en chapitres n'est pas de l'auteur.

LE PARADIS

Certes, le Cheikh (6) considérable, auteur de l'épître mérite le Paradis en échange de ses louanges.

« A son intention des arbres aux fruits délicieux ont déjà été plantés, répandant leur ombre épaisse, de l'Orient à l'Occident. Des jeuneaux immortels se trouvent là, les uns debout et les autres assis et, Dieu étant puissant en toutes choses, ils disent : « Nous sommes, avec ses arbres, une donation d'Allah à Ali ibn Mansour, à lui réservée pour le jour de la résurrection. »

« Au pied de ces arbres courent des rivières d'eau que le fleuve El Kaoutar alimente continuellement et dont une seule gorgée préserve à jamais de la mort, des rivières d'un lait dont le temps ne modifie point le goût et des rivières d'un vin généreux qui répond à la description d'Alkama lorsqu'il dit :

*il fait disparaître la migraine
et l'excès n'en porte aucun trouble à la tête.*

(6) Cheikh: maître.

« En ces lieux il y a également des rivières de miel pur lequel n'a point été produit par les abeilles qui butinent les fleurs, mais auquel le Tout Puissant dit : « sois ! » et il fut. »

Le Paradis est certes tel qu'il vient d'être évoqué, comme le prouve le verset suivant : « Voici un tableau du Paradis qui a été promis aux hommes pieux : Il renferme des rivières d'eau inaltérée, des rivières de lait dont le goût est intact, des rivières de vin délicieux à boire, des rivières de miel pur, et ils y auront toutes sortes de fruits. »

De l'ombrage et des rivières d'eau, de miel, de lait et de vin, où l'on puise avec des coupes de gemmes de différentes couleurs « ayant des formes d'oiseaux de toutes sortes », voilà tout ce que l'auteur trouve pour le moment à l'intention de son correspondant. Et on lui reproche un peu de s'appuyer, en la circonstance, sur un texte sacré dont le sens peut bien être différent de celui qu'il lui donne. Mais on sait déjà qu'il ne s'embarrasse pas de scrupule religieux.

UNE REUNION D'AMIS

Voici maintenant le Cheikh dans la demeure des élus.

« Il y choisit quelques amis parmi les hommes de lettres comme Ibn Dourai'd, Younis Ibn Habib Debii, Ibn Messaada El Majachii et d'autres encore.

« Tous sont en ces lieux tels que le Livre Sacré dépeint les heureux : « Nous avons ôté, dit-il, de leurs cœurs tout ressentiment. Ce sont des frères assis sur des lits face à face. Aucune fatigue ne les y atteint et ils n'en seront jamais expulsés ». Le cœur d'Ahmed Ibn Yahia se trouve donc maintenant exempt de haine contre Mohamed Ibn Yazid et tous deux entretiennent des rapports affectueux, Abou Bechr Amr Ibn Otmane Sibouaih n'a plus aucun ressentiment à l'égard d'Ali Ibn Hmza El Kissai et ses partisans, pour ce qu'ils lui ont fait à la Cour des Barmecides. Et Abou Obeïda n'a plus que de bonnes intentions pour Abdelmalek Ibn Karib El Asmaïf. « Les Anges entrent par toutes les portes pour leur rendre visite et leur disent : « Salut à vous pour avoir persévéré. Elle est douce cette dernière demeure ! »

« Alors le Cheikh et ses amis se livrent aux charmes de la conversation. Abou Obeïda raconte les hauts faits des Arabes et les prouesses des guerriers et El Asmafi récite les bonnes poésies de son recueil.

« Puis, ils éprouvent le désir de boire et ils lancent dans les rivières de vin les vases déjà décrits qui font entendre en s'entrechoquant une mélodie qui ressusciterait les morts. »

Les noms que l'on vient de lire désignent des célébrités de la littérature et on doit cette fois un bon point à Abou'l'Ala qui compte comme un des plaisirs du Paradis la compagnie d'aussi prestigieux personnages, bien qu'il donne au vin une place trop grande dans la vie qu'il réserve à son pieux correspondant, ce qu'on ne tardera pas à remarquer. Mais ce dernier a la réputation d'un homme peu respectueux de la prohibition et c'est assurément à dessein que l'auteur multiplie les libations au cours du message ; ce qui n'empêche pas d'ailleurs le Cheikh de rechercher également d'autres satisfactions.

A l'instant même il regrette de ne pas voir parmi les gens de distinction groupés autour de lui, El A'cha Mimoun, un des meilleurs chansonniers des temps païens. Malheureusement, El A'cha ne s'était pas rallié à l'Islam. Or, s'il avait accepté la religion nouvelle, dit

l'Alepois, « il serait possible qu'il soit aujourd'hui avec nous. Il nous réciterait alors quelques-unes des bonnes poésies qu'il a composées dans le monde des tristesses et il nous parlerait de ses relations avec Haouda Ibn Ali (7), Ameer Ibn Tofail (8), Yazid Ibn Moushir et beaucoup d'autres parmi les hommes qu'il a loués ou critiqués, craints ou sollicités... »

El A'cha prit bien une fois le chemin de Médine pour se rendre auprès du Prophète, mais il fut rejoint par les Arabes païens, qui tenaient à conserver un homme aussi utile à leur cause et le colloque suivant s'engagea entre eux :

— Mohamed défend le jeu, dirent les Arabes.

— Je trouverai peut-être autre chose à la place.

— Il défend également l'usure.

— Je n'ai jamais rien prêté ni emprunté...

— Il prohibe aussi le vin.

— Hélas ! fit El A'cha.

— Et nous t'offrons mieux que tout cela.

— Quoi ? interrogea le poète.

— Les hostilités, dirent les Arabes, sont actuellement suspendues entre nous. Or, nous sommes prêts à te donner cent chameaux si tu

(7) Roi chrétien d'El Yamama.

(8) Guerrier de la Tribu de Kaïs, adversaire du Prophète.

veux retourner chez toi. Là, tu attendras les évènements. La guerre ne tardera pas, en effet, à reprendre. Si nous avons le dessus, tu te loueras de l'opération que tu auras faite et si, par contre, nous sommes battus, il te sera toujours loisible de te rendre auprès de ton homme. »

— « Je ne refuse pas, dit le poète.

On lui remit les cent chameaux et il reprit le chemin du retour.

Il n'arriva cependant pas à sa tente car, en cours de route, il se tua en tombant de sa monture.

EL A'CHA

Le cheick désire ensuite faire une promenade d'agrément.

Il se munit d'une provision « des bonnes choses dont se nourrissent les immortels » et, monté sur un dromadaire pur sang, tout de rubis et de perles, il se met à errer à travers le Paradis par une température « également éloignée du froid et de la chaleur. »

Sa monture accélérant le pas, au milieu des dunes d'ambre, un chant où El A'cha dit le plaisir qu'il aurait « à faire trotter sa chamelle entre Odaïb et Saboune » lui vient à l'esprit, et il l'entonne.

« Alors une voix se fait entendre qui lui dit : « Sais-tu, ô homme heureux de qui est ce chant ? »

« Oui, répond le Cheikh. Les gens en qui nous avons confiance rapportent d'après les gens à qui ils avaient eux-mêmes fait confiance, que ce chant est d'El A'cha Mimoun de Kaïs. »

« Je suis cet homme même, dit la voix. Dieu s'est montré bienveillant pour moi, alors que

j'étais déjà sur le bord de la Géhenne et que j'avais désespéré du pardon. »

... Le Cheikh regarde autour de lui souriant et satisfait et aperçoit un beau jeune homme aux yeux noirs et à la taille droite. Ce n'est autre qu'El A'cha qui était bien différent dans l'autre monde : dos voûté par l'âge et ne jouissant de la vue que le jour.

« Je me trouvais, raconte alors ce dernier, aux mains des Anges justiciers qui me traînaient vers la Géhenne, lorsque mon regard se porta sur un homme dont le visage brillait comme un astre. Les gens criaient de tous côtés vers lui : « O Mohammed ! O Mohammed ! au secours, au secours ! intercède pour moi ! Intercède pour moi !... » et chacun citait ses titres à l'intercession qu'il sollicitait. Je criai à mon tour : « O Mohammed, secours-moi ! J'ai un titre à ta protection. »

« Il dit à son gendre : O Ali, va vite vers cet homme et vois quel est son mérite ». Ali Ibn Taleb — Que Dieu répande sur lui ses bénédictions ! — vint vers moi, cependant que j'étais poussé avec force pour être jeté au fond de l'Enfer. Il écarta les anges justiciers et me demanda quel était le titre dont je me prévalais ». C'est moi, répliquai-je, qui ai composé ces vers :

O toi qui veux savoir où me conduit ma cha-
[melle,

Apprends qu'elle se rend à Médine.

J'ai juré de ne lui laisser aucun répit

et de n'avoir point de pitié pour elle,

jusqu'à ce qu'elle parvienne auprès de Mo-
[hammed.

Lorsque tu seras arrivé à la porte du fils de
[Hachem, lui dis-je,

Tu trouveras repos et généreux accueil.

N'as-tu donc pas connaissance de ce que
[Mohammed

Prophète de Dieu, enseigne et proclame ?

Voici : Lorsqu'on quitte ce monde sans em-
porter avec soi une provision de bonnes
œuvres,

et que l'on voit après la mort (le sort de) ceux
[qui ont emporté une telle provision,
on regrette de n'avoir pas suivi leur exemple
[et mis de côté les mêmes réserves.

« Au reste, je croyais à Dieu ainsi qu'à la
 résurrection et au jugement dernier. »

Ali alla vers le Prophète — A lui la bénédic-
 tion et le salut ! — et lui dit : « O envoyé de
 Dieu, c'est El A'Cha de Kaïs. Il m'a récité des
 vers qu'il avait faits en ton honneur et il y
 atteste que tu es l'Apôtre d'Allah. »

« Que ne vint-il vers moi dans le monde passé ? » interrogea le Prophète.

« Il s'était mis en route, répondit Ali, dans l'intention de te suivre mais il fut arrêté et détourné par les Coréichites et sa passion pour le vin. »

Le Prophète intercèda alors en ma faveur et je fus admis à entrer au Paradis avec cette réserve toutefois que je n'y boirai pas de vin. Mais je m'en passe grâce au miel et à l'eau et je suis très heureux, de mon sort.

Et c'est ainsi que quiconque n'a pas renoncé au vin dans le monde passé, ne peut en boire dans ce monde.

RDON

cha-
nelle,Mo-
med.
s de
s-je,que
med
?em-
nnesceux
sion,
mple
rves.

à la

édic-
é de
des
il y

DEUX PALAIS

« Puis, le Cheikh promenant son regard sur les jardins du Paradis, aperçoit deux palais fort élevés. Il se dit : « Que j'aïlle à ces deux palais pour savoir à qui ils appartiennent ». Il s'y rend et il lit sur l'un d'eux ces mots : « Ce palais est à Zoheïr Ibn Abi Soulma El Mouzani » et sur l'autre : « Ce palais est à Abid Ibn El Abras El Assadi ». Il s'émerveille de ce qu'il voit et il pense : « Ces deux hommes sont pourtant morts au temps du paganisme ; mais la miséricorde de Dieu est assez large pour s'étendre à toutes les créatures. Je vais cependant leur demander comment ils ont obtenu le pardon. »

*
**

« Il commence par Zohéïr qu'il trouve jeune et aussi frais qu'une fleur. On croirait à le regarder qu'il n'a jamais porté l'habit de la vieillesse, ni dit dans une poésie :

*Je suis las des charges de l'existence
et quiconque vit
quatre-vingts ans, finit par se lasser.*

et dans une autre :

*Ne vois-tu pas que je vis depuis quatre
vingt-dix ans
suivis de dix autres et de huit autres encore ?*

« Il lui dit : « Je voudrais savoir par quel moyen tu as obtenu le pardon. Tu appartiens, en effet, à une époque antérieure à l'avènement de l'Islam. Les hommes n'avaient pas alors de religion. Ils manquaient de guide et leurs actions étaient sans valeur. »

« J'avais, répond Zohéir, une forte aversion pour le mensonge et c'est pour cela que le Souverain Maître me fit accueil. Au reste, je croyais à Allah. Une fois même, je vis en rêve une corde qui descendait du ciel et tout habitant de la terre qui s'accrochait à cette corde obtenait le salut. Je compris qu'il s'agissait d'un avertissement et sur mon lit de mort je dis à mes enfants : « Si quelqu'un se lève un jour pour appeler les hommes à l'adoration de Dieu, obéissez-lui ». En vérité j'eusse été le premier à croire à la mission de Mohammed, si j'avais vécu jusqu'à sa venue. A une époque où l'également régnait cependant partout, j'ai dit dans une de mes poésies :

*Ne cherchez pas à cacher à Dieu ce que vous
[avez dans le cœur,
Car quoi que vous fassiez, Dieu sait tout ce
[que vous céléz.
Vos actes sont ou bien conservés dans un
livre, pour un jour où vous en rendrez
compte,*

ou bien suivis d'une sanction immédiate.

Mais le Cheikh observe : « Tu as dit également :

*Je me rends souvent auprès d'un groupe
[d'amis généreux,
qui s'adonnent à la boisson et ont tout ce
[qu'ils désirent ;
ils traînent orgueilleusement leurs robes
Cependant qu'ils sont grisés par le vin et
[le chant.*

« Es-tu autorisé, dans ces conditions, à boire du vin comme les autres habitants de ces régions éternelles ou cette boisson est-elle, au contraire, prohibée pour toi comme pour El A'cha du Kaïs ?

— « El A'cha, répond Zoheïr, a connu Mohammed qui avait dans sa mission l'interdiction des liqueurs enivrantes et de tout ce qui est mauvais. Il était tenu de le suivre. Quant à moi, je suis mort alors que le vin était considéré comme toute autre chose et que les adeptes mêmes des religions en buvaient. Aucun grief ne pouvait donc ici, m'être fait à son sujet. »

Le Cheikh s'entretient encore un moment avec Zoheïr sur les événements anciens et il le trouve homme d'esprit et causeur agréable.

**

ABID

Puis il se rend auprès d'Abid qui, lui aussi, a obtenu la félicité éternelle.

« Il lui dit : « Le salut à toi, frère des Beni Assad ! »

« A toi, aussi, le salut ! », répond Abid et les habitants du Paradis étant perspicaces, il ajoute : « Tu veux probablement me demander comment j'ai obtenu le pardon. »

— « En effet, avoue le Cheikh, car il y a là pour moi un sujet d'étonnement. »

— « Je fus, explique Abid, tout d'abord jeté dans la Géhenne. Or, lorsque j'étais sur la terre, j'avais composé le vers que voici :

*Qui s'adresse aux hommes rencontre des
[refus,
et qui s'adresse à Dieu ne subit point d'échec.*

« Ce vers se répandit dans les différentes contrées de la terre et à mesure qu'on le récitait, ma peine diminuait, si bien que je me trouvai un jour débarrassé de mes chaînes. Puis, il fut encore répété par les gens si souvent, qu'à la fin je fus, grâce à sa vertu, compris dans la

clémence divine. Notre Maître est certes Clément et Miséricordieux ! »

« Et le Cheikh, après avoir entendu Zohéïr et Abid, croit au salut d'un grand nombre de poètes et il dit à son interlocuteur : « Peux-tu me renseigner sur Adii Ibn Zeïd ? »

— « Voici, indique Abid, sa demeure toute proche. »

UNE PARTIE DE CHASSE

« Le Cheikh s'y rend et il dit à Adii : « Comment as-tu pu traverser le Sirath ? (9)

« J'étais chrétien, explique Adii, et tout adepte de Prophète, avant la venue de Mohammed, n'a rien à craindre. Il n'y a de mal que pour ceux qui se sont prosternés devant les idoles. »

Il interroge alors le poète sur le sens d'un de ses vers et ce dernier lui répond : « Loin de moi ces choses vaines ! Mais j'étais dans le monde périssable amateur de chasse. Veux-tu donc que nous montions sur deux coursiers et que nous les lancions sur les troupeaux de bœufs sauvages et les hardes d'autruches, de gazelles et d'onagres ? La poursuite du gibier est fort agréable. »

« Je ne suis, observe le Cheikh, qu'un homme de plume et non pas un homme de cheval et je crains, alors que je suis, tout comme ces cavaliers dont on a dit :

(9) Pont jeté sur l'enfer et conduisant au Paradis.

*Ils n'ont commencé qu'une fois devenus
vieux à monter à cheval,
Aussi sont-ils lourds sur le dos de leurs
bêtes et durs,*

de subir un mauvais sort ; je pourrais être jeté sur les rochers de saphir et me briser un bras ou une jambe, ce qui ferait de moi la risée des habitants du Paradis. »

« Adii sourit de cette réflexion et dit : « Ne sais-tu donc pas que les habitants de ces lieux sont à l'abri du mal et du danger ? »

« Alors tous deux montent sur des coursiers qui valent chacun plus que tous les empires du Monde révolu, depuis le commencement jusqu'à la fin.

« Aussitôt, un troupeau de bœufs sauvages apparaît paissant en de vertes prairies. Le Cheikh avise une bête à longue queue et dirige vers elle sa lance. Mais lorsqu'il ne reste plus qu'un espace aussi faible que l'épaisseur d'un ongle entre l'arme et la bête, cette dernière s'écrie : « Arrête que Dieu te pardonne ! Je ne fais pas partie du gibier du Paradis. J'ai en effet appartenu au monde passé. Je me trouvais dans une contrée désertique lorsque des croyants en voyage vinrent à passer ; leurs provisions s'étant épuisées, ils me tuèrent et purent grâce à moi, continuer leur chemin. En

échange, Dieu me fit habiter dans la demeure éternelle. »

« Le Cheikh laisse alors l'animal qui vient ainsi de se faire connaître et charge un autre bœuf, mais lorsque l'arme n'est plus qu'à une distance d'un doigt de la bête, celle-ci dit à son tour au chasseur : « Arrête, ô serviteur de Dieu ! Allah m'a comblée de ses faveurs et mise à l'abri du mal. J'ai été dans l'autre monde tuée par un chasseur. Il s'est emparé de ma peau et il l'a vendue. Or cette peau a été employée à la confection de seaux, lesquels ont servi à puiser de l'eau qui a guéri certains de la soif et permis à de saintes personnes de se purifier. J'ai été ainsi touchée par une bénédiction de ces gens et je suis entrée au Paradis, où je dispose librement de tout ce que je désire. »

« Il convient, observe le Cheikh, que vous vous mettiez à part et que les bêtes qui ont été dans l'autre monde ne se mêlent point au gibier du Paradis. »

« Tu nous donnes un conseil d'homme compatissant et nous nous y conformerons », répond l'animal. «

LE POETE ABOU-DOEIB

« Le Cheikh et son compagnon Adii continuent leur chemin et voici qu'ils aperçoivent un homme qui traite une chamelle dans un vase en or.

« Ils lui demandent son nom.

« Je suis, répond l'interpellé, Abou Doeïb El Hodali. »

« Et les deux compagnons de voyage lui disent : « Puissest-tu vivre toujours heureux ! Comment se fait-il que tu te donnes la peine de traire cette chamelle alors que le lait ne manque pas ici ? »

— « Il n'y a aucun mal à cela, répond Abou Doeïb. C'est un simple caprice qui m'est venu à l'esprit comme le désir de chasser s'est présenté au vôtre. J'ai seulement pensé à ces vers que j'ai composés dans le monde passé :

*Ta conversation est (aussi douce que) le produit des abeilles, ajouté au lait d'une chamelle récemment délivrée,
d'une chamelle dont le petit est nouvellement venu à la vie,*

*le tout mêlé d'eau, pareille à celle des ravins
au fond de gravier.*

« Aussitôt Dieu, par sa Toute Puissance a créé cette bête délivrée récemment de son produit. Je la traite selon la coutume et je voudrais bien maintenant ajouter à son lait un peu de miel.

« Le Créateur, dont la magnificence est grande, fait alors apparaître une ruche en rubis, dont l'essaim se nourrit des fleurs de l'Eden. Abou-Doeïb retire de cette ruche du miel, il le verse dans le lait et offre le récipient aux visiteurs. Ceux-ci en prennent quelques gorgées si douces, que si elles étaient distribuées aux gens de l'Enfer, elles procureraient à tous les damnés la félicité éternelle.

« Gloire à Dieu, proclame alors Adii, qui nous a conduits à cette demeure ! Nous nous serions égarés si Dieu ne nous avait dirigés. Les Apôtres de Notre Seigneur nous avaient certes annoncé la vérité. Et l'on dit aux habitants du Paradis : voici le Paradis que vous avez reçu en héritage, en récompense des bonnes œuvres que vous accomplissiez. »

LES DEUX NABIGHA

« Le Cheikh toujours accompagné d'Adii rencontre ensuite au cours de sa promenade deux jeunes gens qui causent l'un avec l'autre tout en se tenant chacun à la porte d'un palais en pierres précieuses.

Il les salue puis il leur demande : « Qui êtes-vous ? que Dieu vous pardonne et il l'a déjà fait ! »

Ils répondent : « Nous sommes les deux Nabigha : Nabigha des Beni Djaada et Nabigha des Beni Debiane. »

Il dit : « Nabigha des Beni Djaada a mérité son sort actuel par (son adhésion à) l'Islam. Quant à toi, ô Abou Amama (Nabigha des Beni Debiane), j'ignore la cause de ta présence ici. »

« Je croyais à Dieu, explique Nabigha des Beni Debiane, et j'ai fait le pèlerinage du temple (de la Mecque) au temps du paganisme. D'autre part, je n'ai pas connu le Prophète. Que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !, pour que l'on puisse me reprocher de n'avoir pas suivi ses enseignements. Au surplus, Allah que ses noms soient bénis ! pardonne les péchés qu'ils soient graves ou menus. »

UNE SEANCE LITTERAIRE

Le Cheikh dit alors à Adii et aux deux Nabi-gha : « Employons cette heure qui nous réunit à nous distraire un peu, puisque notre maître Adii a dit, entre autres choses :

O cœur, cherche à te distraire par des amusements,

*Je suis épris de musique et de chant
et de vin'khesrouani qui, lorsqu'on le déguste,
fait chanter et danser même les vieillards.*

— « Mais comment pourrions-nous avoir avec nous Abou Bosseïr (El A'cha) ? »

Ces mots viennent à peine d'être prononcés, qu'Abou Bosseïr porte le nombre des amis à cinq. Ceux-ci glorifient Dieu, proclament sa magnificence et récitent ce verset du Coran : « Il est, pour les réunir, quand il veut, Tout-Puissant ».

Puis, ils se mettent à table et se nourrissent de bonnes choses du Paradis, sans oublier les boissons que Dieu a réservées à ses saintes créatures. »

Le repas terminé, on parle de poésie. On sait que tout au long du Message, on ne doit voir que des poètes qui récitent ou à qui on récite leurs vers. L'ouvrage y perd évidemment un peu de son originalité. Mais lorsqu'on connaît la langue arabe, on le lit avec un réel plaisir. On apprécie même, comme il convient, les discussions littéraires, qui ont souvent lieu entre le Cheikh et les écrivains qu'il rencontre, et dont voici un exemple :

« Le Cheikh dit en effet à Nabigha des Beni Debiane :

« O Abou Amama tu es un homme intelligent et avisé. Comment se fait-il alors que tu aies trouvé convenable de parler de Moutajarrida (10), en ces termes :

*Le magnanime (Noomane) dit : « sa bouche
[est fraîche et douce ;
chaque fois que je l'embrasse, j'aime à con-
[tinuer. »*

*Le magnanime dit, et je n'en sais rien,
que la fraîcheur de sa bouche délivre de la
[soif.*

Ta poésie se continue sur le même ton et tout le monde te critique de t'être ainsi exprimé.

(10) Moutajarrida, femme de Noomane, roi de Ghassane.

« La critique, répliqua Nabigha, avec perspicacité et compréhension, est bien injuste à mon égard. Je me suis, en réalité, exprimé de la sorte à dessein. Noomane aimait passionnément cette femme. Il m'ordonna de parler d'elle dans mes poèmes et je me dis : « si je le faisais en termes généraux, mes vers pourraient s'appliquer aussi bien à toute autre personne qu'à elle-même, et si je citais son nom, je risquerais de déplaire au roi, les princes n'aimant pas que l'on fasse connaître le nom de leurs femmes ». Je pensai donc que le meilleur parti à prendre était de mentionner le nom de Noomane ; je pensai également qu'il convenait d'attribuer à ce dernier ce que je dirai d'El Moutajarrida, afin que l'on ne puisse pas croire que je la connaissais personnellement. »

« On met, ajoute le Cheikh, tous les verbes que tu places cependant dans la bouche de Noomane à la deuxième personne. C'est ainsi qu'on récite :

La magnanime dit...

chaque fois que tu l'embrasses, tu aimes à
[continuer.]

« Il est évidemment préférable, répliqua Nabigha, de les lire à la première personne.

Le magnanime dit...

RDON

sait
voir
écite
un
naft
isir.
dis-
ntre
e, et

Beni

elli-
e tu
uta-che
ce ;
con-
r. »e la
soif.

tout

i de

Chaque fois que je l'embrasse, j'aime à con-
[tinuer...]

« Quel excellent homme tu es, ô astre des Beni Mourra !, dit alors le Cheikh, heureux des explications qu'il vient d'obtenir. Les hommes de science qui ont recueilli les vers des poètes anciens ont, certes altéré tes œuvres. Que je voudrais voir ici Abou Amr El Mazani, Abou Amr Cheibani, Abou Cheida Abdelmalek et tous les autres, pour leur demander en ta présence comment ils lisent tes vers, afin que tu saches que je ne suis ni un imposteur, ni un effronté. »

Ces mots arrivent à peine aux oreilles de Nabigha que tous les hommes nommés se présentent par la volonté de Dieu Tout-Puissant, sans peine ni ennui. Ils saluent avec une grande douceur et le Cheikh demande :

« Quels sont ces êtres paradisiaques ? »

« Nous sommes, répondent ces derniers, les hommes dont tu as désiré la présence. »

« Il n'y a vraiment point de divinité en dehors de Dieu ! dit le Cheikh. Comment lisez-vous donc la poésie de Nabigha sur la femme de Noomane ? Est-ce à la première ou à la deuxième personne ? »

« A la deuxième personne. »

« Voici, observe-t-il, notre maître Abou

Amama (Nabigha) qui préfère cependant la première personne et indique qu'il a voulu dans sa poésie, faire parler Noomane.

« C'est à lui qu'appartient la décision, répondent les hommes de science et nous ne pouvons que nous y soumettre. »

DES OIES

« A ce moment, un vol d'oies apparaît. Il ne tarde pas à se poser sur le sol et il s'arrête devant les élus. Or les oiseaux du Paradis parlent.

« Que voulez-vous ? » dit-on aux oies.

« Et celles-ci répondent : « Il nous a été inspiré de descendre dans cette prairie et de chanter pour les hommes qui s'y trouvent. »

« A la grâce de Dieu », dit le Cheikh.

« Alors les oies secouent leurs plumes et se transforment en jeunes filles d'une grande beauté, vêtues de robes de soie et tenant en leurs mains des luths et d'autres instruments de musique.

Le Cheikh s'émerveille, comme de juste, de ce qu'il voit. Mais rien ne saurait étonner de la part de la Toute-Puissance. Et il invite une des jeunes filles à chanter sur un air qu'il lui désigne des vers dûs à l'un des assistants. La jeune fille s'empresse d'obéir et « sa voix est telle que si une statue taillée dans le roc l'entendait, elle se mettrait à danser ». Elle reprend ensuite les mêmes vers sur d'autres airs qui lui sont de-

mandés et les auditeurs en sont transportés de joie.

La chanteuse obtient le même succès pour d'autres vers encore et le Cheikh lui dit : « Malheur à toi, n'étais-tu pas il y a seulement un instant une oie volante ? D'où te vient donc cette science ? Si tu avais passé toute ta vie auprès de Maabad ou d'Ibn Sarij (11), tu ne serais pas quand même parvenue à chanter comme tu l'as fait ? Comment as-tu pu te débarrasser de la sottise des oies ? »

— « Mais qu'as-tu vu de la Toute-Puissance de ton Créateur, répond la jeune fille. En vérité, tu es sur le bord d'un océan insondable. Gloire donc à Celui qui donne la vie aux os alors qu'ils sont cariés ! »

(11) Musiciens célèbres.

LABID

Et voici qu'un jeune homme, qui tient à la main une canne de rubis, passe auprès des convives et les salue.

— « Qui es-tu ? » lui demande-t-on.

Il répond : « Je suis Labid Ibn Rabia, Ibn Malek, Ibn Jaafar, Ibn Koleïb. »

— « Honneur à toi ! honneur à toi ! » lui dit-on. Si tu avais dit seulement Labid, sans rien ajouter de plus, ton nom aurait suffi à te faire reconnaître. Que penses-tu du pardon de ton Seigneur ? »

— « Je jouis par la grâce de Dieu, répond Labid, d'une vie au-dessus de toute description, sans vieillesse et sans souci. »

— « Gloire au Souverain béni ! dit le Cheikh. On croirait à te voir que tu n'as pas dit dans la demeure périssable :

*Je suis las de la vie et de sa longueur
et de cette interrogation des gens : Comment
va Labid ?*

non plus que ceci :

*A ma mort je partirai du monde sans regret;
le temps que j'ai passé me suffit,
d'une vie dont la longueur me lasse,
et une vie qui se prolonge finit bien par las-*
[ser.

Récite-nous donc ta moallakat. »

— « Loin de moi la poésie, répond Labid. Je l'ai déjà abandonnée dans l'autre monde et ce n'est pas maintenant que j'y reviendrai. »

La moallakat qu'on lui rappelle est un des sept meilleurs poèmes de l'époque anté-islamique. A cette époque, des foires se tenaient à Okad et en d'autres lieux; les poètes y venaient de toutes les régions de l'Arabie réciter leurs vers. Les moallakats obtinrent un si vif succès qu'ils furent, d'après la légende, écrits en lettres d'or et accrochés aux murs du Temple sacré de la Mecque. Mais Labid eut une existence fort longue — 145 ans disent quelques historiens dignes de foi — et assista à l'avènement de l'Islam. Il entendit un jour réciter le Coran et fut séduit. Il embrassa la cause du Prophète et renonça à la poésie. On le retrouve donc au Paradis pareil à ce qu'il fut dans l'autre monde.

CHANTS DE HOURIS

« Le souvenir des chanteuses, modulant au Caire et à Bagdad la poésie de Mokkabbal Es-Saadi se présente à l'esprit du Cheikh et aussitôt les jeunes filles qui avaient été transformées d'oiseaux en houris s'empressent de chanter sur un air qu'elles improvisent :

Je pense à Rabab, et penser à elle me rend

[malade ;

je languis, et qui languit, n'a point de volonté.

Lorsque son ombre m'apparaît,

les larmes coulent de mes yeux avec abon-

[dance,

telles des perles rangées avec soin,

que la rupture du collier vient à trahir

Aucune lettre, aucune note ne passe, qu'elle ne communique aux assistants une joie qui excède les joies du monde passé, toutes réunies, autant qu'une vague écumante comparée à une larme d'enfant et une montagne élevée à un grain de poussière.

Et le Cheikh dit à ses compagnons : écoutez encore ces vers du même poète :

Celle qui me reproche (ma générosité) dit,
 [cependant qu'elle n'a,
de ce que réservent demain et les jours sui-
 [vants nul savoir, :
la richesse donne la félicité sans fin,
et le dénûment accable la vie de malheur ;
Or, si je faisais construire un château-fort,
 [comme El Mouchakkar,
sur la crête d'une montagne inaccessible
 [même aux chamois,
je ne pourrais pourtant échapper à la mort,
la volonté d'Allah étant sans égale.

L'infortuné ! il a composé ces vers alors que les fils d'Adam vivaient dans la demeure des soucis et des épreuves ; la mère y appréhendait la mort pour son enfant, la pauvreté faisait peur et on la combattait, et la fortune était recherchée et jalousement conservée. Louange à Dieu qui a éloigné de nous la tristesse ! Certes notre Maître est miséricordieux et reconnaissant. Il nous a installés, par sa grâce, dans cette demeure éternelle où nous n'éprouvons ni fatigue ni peine. Que son nom soit béni ! C'est Lui qui a transformé ces chanteuses de créatures ailées en personnes à la croupe opulente. Il leur a inspiré dans sa grande sagesse, de chanter sur des airs variés, des compositions qui n'étaient jamais auparavant parvenues à

leurs oreilles, et elles y ont excellé. Cependant il fallait dans le monde périssable à une jeune fille, même intelligente, plusieurs mois pour apprendre seulement quelques notes et ces notes au surplus étaient chèrement payées au professeur. Gloire donc au Tout-Puissant !... »

UNE DISPUTE

« Mais Nabigha des Beni-Djaada, qui se trouve dans l'assistance interpelle El A'Cha en ces termes : « O Abou Bosseïr, cette Rabab d'Es-Saadi est-elle la même que celle dont tu parles dans tes poésies ? »

« Tu as eu, ô Abou Leïla, répond El A'cha une vie fort longue dans l'autre monde. Ta raison s'en est je crois, ressentie et elle est bien restée ce qu'elle était. Ne sais-tu donc pas que les femmes qui portent le nom de Rabab sont innombrables et crois-tu par exemple que la Rabab d'Es-Saadi soit la même que celle dont il est parlé dans cette poésie entre autres :

*Pourquoi, ô Rabab, tes gens,
ont-ils les yeux rétrécis, comme s'ils étaient
en colère ?*

*Ils te gardent jalousement mais est-ce utile,
alors que tu es entourée de vastes plateaux
seulement occupés par les vents ?*

« Comment, réplique Nabigha, oses-tu me parler ainsi, ô débauché des Beni-Dabia !

Tu es mort en état de mécréance et tes propres œuvres témoignent de l'ignominie de ton existence. Quant à moi, j'ai rencontré le Prophète. Que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut ! ; et je lui ai récité la poésie où je dis :

*Nous avons atteint le ciel en élévation et en
[grandeur.
et nous voulons monter plus haut encore.*

« Et où cela donc ô Abou Leïla ? » m'a demandé le Prophète. J'ai répondu « Au Paradis, grâce à toi ô envoyé de Dieu ! » et lui de dire : « Que Dieu garde ta bouche intacte ! » Te méprends-tu donc parce que certain ignorant te compte parmi les quatre grands poètes et qu'un autre affirme même mensongèrement ta supériorité ? j'ai plus de souffle et de variété que toi et j'ai fait un nombre de vers que personne avant moi n'a atteint, pendant que tu étais occupé à tes débauches ; tu racontais des mensonges sur les dames de ta tribu et si tu as dit vrai, honte quand même à toi et aux lieux où tu as pénétré ! »

El A'Cha s'emporte et il dit : « Tu te permets de m'adresser de pareils propos alors qu'un seul de mes vers vaut cent des tiens. Tu te vanteras du nombre de tes poésies, mais sache donc

qu'un auteur abondant ne diffère guère d'un ramasseur de bois qui opère la nuit.

« J'appartiens à la souche de Rabia de Perse tandis que les Djaadas ne sont que des chercheurs d'autruches sauvages.

Lâche, tu es né, et tu es incapable de voyager dans la nuit noire comme par la chaleur torride du jour... »

« Tais-toi, ô égaré, fils d'égaré ! s'écrie Nabi-gha. Je jure que ton entrée au Paradis est une inconvenance. Mais les choses se sont passées selon la volonté de Dieu. En vérité, tu méritais d'être au fin fond de l'Enfer. D'autres, meilleurs que toi, y ont été jetés et si l'erreur était possible pour le Maître de la Grandeur, je dirais qu'il s'est trompé à ton sujet. N'est-ce donc pas toi qui a dit :

*J'ai pénétré dans sa demeure lorsque les siens
se sont endormis,*

*et passé la nuit plus près d'elle que ses vête-
[ments ;*

*Quand, après nous être amusés un moment,
elle s'est abandonnée au sommeil,*

*j'ai fait de son corps deux parties ;
— dame que tout Seigneur est soupçonne
[d'aimer, —*

*j'ai attiré vers moi son joli cou,
et promené la main sur son ventre,*

*pareil à un coffret d'ivoire jaune, au parfum
[mêlé de safran ?*

« Tu trouves les Beni-Djaada de peu d'importance. Or un seul de leurs exploits vaut plus que toutes les actions de ta tribu. Tu m'accuses de lâcheté et tu mens ; je suis plus brave que toi et que ton père et plus capable de voyager aussi bien pendant les nuits au froid glacial que sous le soleil brûlant... »

Et Nabigha s'élance vers El A'Cha et il le frappe avec un pot qu'il tenait à la main.

Le Cheikh intervient et dit : « Pas de querelle au Paradis ! Il n'y a que les gens de basse condition qui se livrent à de semblables excès. Tu es certes, ô Abou Lefla, prompt au mal et si ce n'était que le Coran enseigne au sujet des habitants de l'Eden que « le vin ne leur donne pas de migraine et ne porte aucune atteinte à leur esprit », nous croirions que tu as perdu la raison. »

Puis il ajoute pour réconcilier les deux poètes : « Il convient de prendre garde qu'un ange ne vienne à passer et ne voie cette scène ; il en rendrait compte au Maître Souverain et vous auriez des désagréments. Certes notre Seigneur qui sait tout, n'a pas besoin qu'on l'instruise de nos actes, mais il en est de cela, comme du rôle des anges gardiens dans la demeure péris-

sable. Adam a quitté le Paradis pour une faute futile et ses enfants ne sont nullement assurés de ne pas s'exposer au même sort. Je te demande par Dieu, ô Abou Leïla (El A'Cha), de me dire s'il t'arrive parfois de désirer le vin. »

« Non pas, répond ce dernier. Le vin me paraît maintenant aussi amer que l'aloès et je n'y pense jamais. Louange à Dieu qui m'en a donné l'oubli ! »

Le Cheikh adresse ensuite la parole à Nabi-gha et il lui dit : « O Abou Leïla, Allah dont la puissance est grande nous a fait la faveur de nous donner ces houris qui ont été en premier lieu des oies ; choisis-en donc une et emmène-la dans ta demeure où elle te fera entendre les chants les plus doux et les notes les plus variées. »

Mais Labid observe : « Si Abou Leïla en emmène une chez lui et si les autres font de même, il est à craindre que la nouvelle ne s'en répande au Paradis et que l'on ne nous appelle désormais « les maris des oies. »

Lorsqu'ils entendent ces mots, les convives renoncent à la répartition des houris.

LE POÈTE HASSAN

« Les convives aperçoivent Hassan ibn Tabet et ils l'invitent à leur tenir, un instant, compagnie. »

Hassan est un personnage considérable. Il a le mérite d'avoir consacré son talent de poète à la défense du Prophète. Le fondateur de la religion nouvelle était durement attaqué par les satiristes païens. Il consentit un jour à dire : « Rien n'empêche ceux qui servent Dieu par les armes, de le servir également par la parole ». Hassan se chargea donc de répondre aux adversaires de l'Islam et s'acquitta de sa tâche avec succès. Il n'ignorait pas, du reste, l'importance de la place qu'il se créait ainsi dans l'Histoire. Aussi, apportait-il à la confection de ses vers beaucoup de soin. Un voisin l'entendit une fois, la nuit, clamer aux échos : « Je suis Hassan ibn Tabet! Je suis ibn Fourriia! Je suis le sabre clair ! » Au matin, il interrogea le poète sur la cause de son exaltation, et ce dernier d'expliquer : « J'avais travaillé à la composition d'un vers, et lorsque j'arrivai à lui donner la forme que je désirais, je ne pus m'empêcher de crier ma joie. »

Faut-il ajouter, pour tout dire, que Hassan, intrépide au combat par la parole, fut un piètre guerrier sur les champs de bataille ? Mais ceci importe peu et le Cheikh et ses amis ne peuvent que tirer joie et fierté de converser un moment avec un homme qui passe à juste titre, pour un saint.

Cependant ils se montrent peu respectueux envers lui. Aussitôt qu'il s'est joint à leur groupe, ils lui servent, en effet, du vin, et ils lui demandent comment il le trouve en comparaison du vin dont il parle dans une poésie en l'honneur du Prophète. C'est une règle encore observée de nos jours, qu'un poète commence avant d'aborder le sujet qu'il veut traiter, par consacrer quelques vers à l'évocation d'une « dame » aimée, qui n'existe souvent qu'en pensée. En la circonstance, Hassan parle de « sa dame » au début de la poésie dont il s'agit, en ces termes :

*On croirait que du vin de Bit-Ras,
coupé de miel et d'eau,
se mêle à ses dents, ou que sa bouche renferme
[me
un goût de pommes mûres, fraîchement
[cueillies,
lorsque les étoiles de la nuit deviennent rares,
et que le voile du jour commence à les recou-
[vrir.*

Et les convives le lui reprochent : « Malheur à toi, lui disent-ils, n'avais-tu pas honte de parler de la sorte dans une louange consacrée à l'Envoyé d'Allah, à Lui la bénédiction et le salut ? »

« Il était, explique Hassan, bien plus bienveillant que vous ne sauriez le concevoir. Je n'ai, du reste, rien dit de mal. Je n'ai pas dit que j'avais bu du vin ou commis un acte blâmable. J'ai simplement décrit la bouche d'une femme. J'ai pu connaître cette femme à l'occasion de relations permises par la loi, de même que j'ai pu viser une personne imaginaire. Au surplus, le Prophète, que Dieu répande sur Lui ses bénédictions et lui accorde le salut !, a intercédé même en faveur d'El A'Cha, qui a pourtant péché en de nombreux endroits. Nul homme n'a été plus généreux que Lui. C'est ainsi qu'une fois, pour m'être rendu coupable de mensonge, il m'a appliqué la peine de la flagellation en même temps qu'à Mistah et, par la suite, il m'a donné en mariage, la sœur de sa femme, Marie. »

« Le Cheikh, — que Dieu le conserve longtemps pour l'honneur des lettres !, — désirerait bien entretenir Hassan et les autres de quelques questions qui le préoccupent, mais il craint de les trouver insuffisamment instruits à leur

sujet et il y renonce par scrupule de courtoisie. »

« Néanmoins, l'un des assistants dit à Hassan : « Parle-nous donc un peu de ta poltronnerie, ô Abou-Abderrahmane ! »

« Est-il possible, réplique ce dernier, que l'on m'accuse de poltronnerie, alors que ma tribu était la plus vaillante des tribus arabes ? Elle a donné asile au Prophète, elle s'est engagée à combattre avec lui tout récalcitrant et a tenu tête aux Rahia, aux Mondar et à toute l'Arabie.

« Il m'est bien arrivé, en certaines circonstances, de me montrer prudent, mais je n'ai agi de la sorte que par précaution. »

Puis les convives se séparent, après être restés ensemble pendant un temps plusieurs fois aussi long que l'âge de la Terre.

LES BORGNES DE KAIS

Le Cheikh reprend sa promenade à travers le Paradis et fait la rencontre de cinq hommes montés sur des chamelles. Il leur dit : « Je n'ai pas vu de plus beaux yeux que les vôtres en ces lieux. Qui êtes-vous donc ? que Dieu rende votre félicité éternelle ! »

Ils répondent : « Nous sommes les borgnes de Kais : Tamim ibn Moukbil el Ajlani, Amr ibn Ahmed El Bahili, Ec-Chemnakh Maakal ibn Dirar, le gardien de chameaux Obeïd ibn El Hossaine Namiri et Hamid ibn Taour El Hilali. »



LE POETE EC CHEMMAKE

« Le Cheikh dit alors à Ec Chemmakh : « Je voudrais être éclairé sur certains passages de la poésie qui rime par la lettre « z », et de celle qui rime par la lettre « j ». Récites-les moi donc, que ton bonheur soit durable ! »

— « La félicité éternelle, répond Ec Chemmakh, me les a fait oublier. Je ne me rappelle pas un seul des vers que j'ai composés. »

Et le Cheikh, cédant à son amour pour les lettres, de s'écrier : « Quelle négligence ! Ton insouciance, ô homme, t'a fait perdre un bien précieux. Ne sais-tu donc pas que c'est grâce à ces deux poésies que ton nom s'est répandu à travers les pays ? Si tu veux que je te les récite, je le ferai volontiers. »

— « Récite-les, que Dieu te comble de ses faveurs ! » dit Ec-Chemmakh.

Le Cheikh commence par celle qui débute par ces mots :

*Soleïma a disparu et nulle trace d'elle ne se
[retrouve à Kaou, à Alex,
à Dat-Kada aux tamaris, ni dans les hautes
[montagnes.*

Mais il constate que l'auteur n'en a plus aucune souvenance. Il l'interroge et il s'aperçoit qu'il ne sait plus rien à leur sujet.

« Les plaisirs de l'éternité, répète Ec Chemakh, m'ont fait abandonner ces choses blâmables. Les croyants vivent au milieu des ombrages et des sources et ont toutes les espèces de fruits qu'ils désirent. Mangez et buvez, leur dit-on, grand bien vous fasse pour prix de vos actions. Autrefois j'alignais des vers, les uns après les autres, dans l'espoir de recevoir en échange, une chamelle ou la nourriture de ma famille pour quelques mois. Mais maintenant, je vis au milieu des largesses de Dieu. Je puise à mon gré avec des pots d'or, dans les rivières du Paradis, tantôt du lait de chamelle ou de vache, et tantôt du lait de brebis ou de chèvre ; lorsque je désire même du lait de toute autre bête, j'en trouve ici des fleuves, pareils à l'Euphrate et au Tigre. Et il m'arrive parfois de me remémorer la demeure des souffrances où je me revois occupé à presser avec force les pis de quelque chamelle chétive, sans arriver à remplir même une écuelle. »

AMR IBN AHMED

Le Cheikh passe ensuite à Amr ibn Ahmed El Bahili, et il lui demande de lui expliquer le sens exact d'un de ses vers. Mais Amr lui répond :

« Les terreurs de la comparution devant Dieu m'ont fait oublier la poésie. N'as-tu donc pas lu le verset du Livre Sacré qui dit à leur sujet : « Alors la mère oubliera ce qu'elle a nourri de son lait, tout être en état de grossesse déposera sa charge et les hommes te paraîtront ivres cependant qu'ils ne seront pas ivres, mais le châtement de Dieu est terrible. » ? Aussi est-il étonnant que ta mémoire n'en ait pas souffert.

— « C'est que, dans l'autre vie, explique le Cheikh, je demandais toujours à Allah, après chaque prière, de me conserver, pour mon plaisir, mes connaissances littéraires dans les deux mondes. Il a exaucé mon vœu et il est le Très-Glorieux. »

TAMIM IBN MOUKBIL

Puis il essaie de parler à Tamim ibn Mouk-bil, de ses poésies, mais Tamim explique : « Par Dieu, je n'ai pas franchi le seuil du Paradis avec un seul vers dans ma mémoire. J'ai dû, en, effet, rendre un compte très sévère et on m'a reproché d'avoir combattu Ali ibn Aboutaleb. Aussi n'ai-je échappé au Feu qu'après en avoir reçu quelques brûlures. Mais je vois que tu as conservé tes connaissances, comme si tu n'étais pas passé par les terreurs du jugement. L'on entendait dans le Maoukef (12) les hérauts appeler les hommes un à un : « ô un tel fils d'un tel ! » Les rois fiers et puissants étaient violemment poussés par les anges justiciers dans la Géhenne. Les femmes aux têtes couronnées étaient assaillies par des langues de feu qui leur brûlaient les cheveux et le corps et elles criaient : « Y a-t-il un secours à espérer ? y a-t-il une excuse à faire valoir ? » Les jeunes, parmi les enfants des Cosroès et

(12) Lieu de rassemblement des hommes pour le jugement.

autres souverains puissants, gémissaient dans les fers et disaient : « Nous sommes les possesseurs des Trésors ; nous sommes les Maîtres du Monde passé. Nous avons obligé beaucoup de gens, mais aucun ne vient à notre aide. »

Et aux lamentations et aux plaintes, une voix venant du Trône de Dieu, répondait : « Ne vous ai-je pas laissé vivre le temps de méditer pour qui médite ? Et vous avez reçu la visite de l'avertisseur. Souffrez donc, car il n'y a point pour les oppresseurs de défenseur. Mes envoyés sont allés vers vous l'un après l'autre. On vous a prodigué les serments les plus fermes et le Livre Sacré vous a dit : « Craignez un jour où vous retournerez à Allah et alors chaque âme recevra ce qu'elle aura acquis et il n'y aura aucune injustice ». Mais vous étiez plongés dans les jouissances de la vie moqueuse et vous ne pensiez guère à cette demeure. Voici donc que l'événement (annoncé) se manifeste, il n'y a point d'iniquité en ce jour. Dieu a jugé entre les Créatures. »

ENTREE DU CHEIKH AU PARADIS

Le Cheikh dit alors : « Je vais vous raconter mon histoire :

« Lorsque je secouai la poussière de la tombe et que je me rendis au Maoukef, je me rappelai le verset du Coran qui dit : « Les Anges et l'Esprit montent vers Lui en un jour dont la durée est de cinquante mille ans. Résigne-toi donc d'une gentille façon. »

Or, je me lassai d'attendre l'appel au jugement, et je fus éprouvé par la chaleur et par la soif. Je méditai donc sur mon sort et je vis que je ne pouvais guère supporter plus longtemps de telles épreuves. Cependant, l'ange gardien vint me remettre le livret où il avait inscrit mes actes du monde passé et je constatai que les bonnes œuvres y étaient aussi rares que les prés dans une année de sécheresse ; mais ce livret était clos par l'attestation de mon repentir qui brillait à la fin, semblable à une lampe élevée sur la route à l'intention des voyageurs. Alors mon esprit trompeur me conseilla de composer quelques vers en l'honneur de Ri-

douan gardien du Jardin, et d'essayer par ce moyen, de l'intéresser à mon état.

« Mon séjour au Mouakef durait depuis environ deux mois et les chaleurs étaient si fortes que je commençais à craindre de me noyer dans les sueurs.

« Je fis donc une poésie dans le même mètre que celle qui commence par ces mots : « Arrêtez que nous pleurions au souvenir de l'amie (Irfan) ! » qui rime avec Ridouan. Je me faufilai ensuite à travers la foule jusqu'à ce que je fusse arrivé assez près de ce dernier pour qu'il pût m'entendre et me voir. Je récitai alors mes vers, mais il ne fit aucune attention à moi et je ne crois même pas qu'il ait prêté l'oreille à mes propos.

« Je restai cependant sur place un temps que l'on peut évaluer à dix jours environ des jours du monde périssable et je composai une nouvelle poésie sur un autre mètre, en m'appliquant toujours à faire rimer mes vers avec Ridouan. Puis, je m'avançai vers lui et je renouvelai ma tentative. Mais cette fois encore, je n'eus pas plus de succès que si j'avais cherché à secouer le Mont Tabir ou à extraire un quelconque parfum du plâtre.

« Néanmoins, je ne me décourageai pas et je me mis à composer d'autres vers selon les mètres qui pouvaient s'accorder avec le nom de

Ridouan jusqu'à ce que je les eusse tous épuisés. Mais ce fut toujours peine perdue.

« Alors j'élevai la voix et dis : « O Ridouan, ô gardien loyal du Souverain Tout-Puissant, n'as-tu donc pas entendu mes appels et mes supplications ? »

« Il répondit : « Je t'ai bien entendu prononcer le nom de Ridouan, sans toutefois saisir le sens de tes paroles. Que veux-tu donc pauvre homme ? »

— « Je ne puis — dis-je — supporter la soif, et l'attente au Maoukef se prolonge. Or j'ai un écrit qui atteste mon repentir et cet acte efface tous les péchés. J'ai donc composé à ta louange de nombreuses poésies que j'ai mises à ton nom.

— « Et qu'appelles-tu « poésies » ? (13) demanda Ridouan.

— « Je répondis : c'est le pluriel d'une poésie (14) et une poésie est un assemblage rythmé de mots qui plaît à la nature sous certaines conditions dont l'inobservation est relevée par les sens. On s'en servait dans le monde passé pour obtenir les faveurs des princes et des seigneurs, et j'en ai fait à ton intention, dans l'espoir que tu me permettras d'entrer au Paradis. Les épreu-

(13) En arabe: ach'âr.

(14) En arabe: ch'ir.

ves auxquelles les hommes sont soumis au Maoukef durent fort longtemps et je ne suis pas en état de les supporter, Je suis faible et sans force et il n'est pas douteux d'ailleurs que je me trouve parmi les gens qui peuvent compter sur le pardon et qui l'obtiendront, selon la volonté de Dieu. »

— « Tu es, certes, dépourvu de raison, répliqua Ridouan, car comment oses-tu compter sur moi pour t'autoriser à entrer (au Paradis) sans un ordre du Maître de la Toute-Puissance ? Impossible !... Impossible !... »

*
**

« Je me rendis alors, avec mon espoir, auprès d'un autre gardien, appelé Zofar. Je composai une poésie sur le même mètre et la même rime que celle de Labid.

Mes filles souhaitent que leur père vive éternellement

*Je ne suis pourtant qu'un homme de Rabia
[ou de Moudar]*

« Je m'approchai de lui et je récitai mes vers, mais ce fut comme si je m'adressais à une chameille sourde ou si je tentais d'attirer une bête sauvage. J'en composai néanmoins d'autres sur

tous les mètres qui s'accordent avec le nom de Zofar, sans obtenir un meilleur résultat.

« Alors je lui dis : « Que Dieu te pardonne ! Nous présentions dans le monde passé, aux grands et aux rois deux ou trois vers et nous trouvions auprès d'eux ce que nous désirions. Or je viens de composer en ton honneur des poésies qui formeraient tout un volume et cependant c'est comme si tu n'en avais pas entendu un seul mot. »

— « Je n'ai pas saisi tes paroles, répliqua Zofar. Tu viens de me réciter, je crois bien, le Coran d'Iblis. Or ce Coran n'a pas cours chez les anges. Il appartient seulement aux jinns et ce sont ces derniers qui l'ont enseigné aux adamites. Dis-moi donc ce que tu désires. »

J'exposai ma requête et lui de me dire :

« Par Dieu, je ne puis t'être utile en rien ; mais de quel peuple es-tu ? »

— « Je répondis : « Je suis du peuple de Mohamed ibn Abdallah ibn Abdelmouttaleb. »

— « Tu dis vrai, observa Zofar ; Mohamed est bien, en effet, le Prophète des Arabes et tu viens bien du pays de ces gens, car Iblis le Maudit y a soufflé la poésie, et femmes et hommes l'ont apprise. Je dois cependant te conseiller. Adresse-toi à ton Ami, il arrivera peut-être à ce que tu désires. »

Je quittai Zofar.

*
**

« Et voici qu'en me glissant dans la foule, j'aperçus un homme tout revêtu d'une lumière rayonnante. Je demandai : « Quel est cet homme heureux ? » et l'on me répondit : « C'est Hamza Ibn Abdelmoutaleb, la victime d'Ouahchi et les gens qui l'entourent sont les musulmans qui ont trouvé (avec lui) le martyr dans le combat d'Ohod. »

Je me dis : « La poésie doit avoir plus d'effet sur cet homme que sur les gardiens du Paradis ; il est lui-même poète, et poètes aussi sont ses frères, ainsi que son père et son grand-père ; il se peut d'ailleurs qu'entre lui et son grand ancêtre Maad Ibn Adnan, on ne puisse compter que des personnes qui ont cultivé la parole rythmée. »

Je composai donc quelques vers sur le mode de ceux qui appartiennent à Kaab Ibn Malek et débutent par ces mots :

*Safia, lève-toi et ne sois pas paresseuse,
et fais pleurer les femmes sur Hamza.*

Puis je m'avançai jusqu'à ce que je fusse arrivé près de lui et j'appelai : « O Prince des Martyres, ô oncle de l'Envoyé d'Allah, à lui la bénédiction et le salut ! ô fils d'Abdelmoutaleb ! » Il se tourna vers moi et je lui récitai mes

vers. « Malheur à toi, fit-il, comment oses-tu m'apporter ici des louanges ? ne connais-tu donc pas le verset du Coran qui dit : (des hommes au jugement dernier) : « Chacun d'eux aura alors une affaire qui l'occupera entièrement. »

— « Si, répondis-je. Je connais ce verset et je connais également ce qui vient après : « Ce jour-là, il y aura des visages épanouis, riant et joyeux et il y aura ce jour-là des visages ternes et poudreux, et ce seront les mécréants libertins. »

— « Il n'est pas en mon pouvoir de t'aider », dit Hamza, mais je vais te faire conduire auprès de mon neveu, Ali Ibn Aboutaleb, qui entretiendra le Prophète, que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut ! de ton cas. »

Et il me remit à un homme qui m'emmena auprès d'Ali et lui exposa ma situation.

Ce dernier me dit : « Fais voir ton livret. »

*
**

Or, en cours de route, il m'était arrivé ceci : je remarquai au Maoukef un de nos maîtres, professeur de grammaire dans le monde passé, connu sous le nom d'Abou Ali el Farissi (15),

(15) Maître d'Ali ibn Mansour.

qui se trouvait dans un grand embarras. Il était pris à partie par un grand nombre de gens qui lui demandaient compte de son enseignement et lui disaient : « Tu as altéré nos œuvres, tu as été injuste envers nous ». Le professeur vint à m'apercevoir et il me fit signe de la main. Je m'empressai d'aller vers lui et je reconnus parmi ceux qui l'entouraient Yazid Ibn El Hakam El Kilabi qui criait : « Malheur à toi, tu as mal lu mon vers :

Plaise à Dieu que tu ne me fasses pas plus de
[mal,
que de bien, aussi longtemps que l'eau ser-
[vira à étancher la soif !

Des reproches semblables lui étaient également adressés par d'autres auteurs de même classe.

Je pris la parole et je leur dis : « Vous vous attachez, ô hommes, à des futilités ; ce vieillard n'a attenté ni à votre vie, ni à vos biens. Cessez donc de le malmener et dispersez-vous sans retard ». Et alors que j'attachais toute mon attention à leur parler et à suivre leurs discussions, je laissai tomber le livret qui constatait mon repentir.

*
**

Aussi manifestai-je une grande frayeur devant le Commandeur des Croyants, Ali. Mais celui-ci me dit : « Peu importe. As-tu des témoins au courant de ton repentir ? »

Je répondis : « J'en ai bien, ce sont le cadi d'Alep et ses notaires. »

Il demanda : « Comment s'appelle le Cadi ? »

Je dis : « Abdel-Moun'im ibn Abdelkerim, qui exerçait à Alep, Dieu la garde ! sous le règne de Chibl-ed-Daoula. »

Ali chargea un héraut de crier dans le Maoukef : « O Abdel-Moun'im ibn Abdelkerim, cadi d'Alep au temps de Chibl-ed-Daoula, as-tu connaissance du repentir d'Ali ibn Mansour l'alexandrin ? » Personne ne répondit. Je fus saisi de peur et je me mis à trembler. Le héraut renouvela sa question et, comme aucune voix ne lui fit écho, je m'effondrai sur le sol. Il cria une fois encore et Abdel-Moun'im finit par répondre : « C'est exact, j'ai été témoin du repentir d'Ali ibn Mansour. Il m'en a fait la déclaration dans les derniers instants de sa vie, (16) en présence de plusieurs notaires. J'étais alors cadi

(16) L'auteur évoque une question qui fait l'objet d'ardentes controverses, la plupart des théologiens n'admettant pas le repentir in extrémis,

d'Alep et de ses dépendances ». Je repris sur-le-champ mon souffle et je me relevai. Puis j'exposai ma requête au Commandeur des Croyants, à Lui le Salut ! Il se détourna de moi et dit : « Tu demandes l'impossible. Je me trouve dans le même cas que toi, que je te serve d'exemple ! »

*
**

Mais j'avais très soif. Je me dirigeai alors vers El Haoud, (17) que je faillis ne pas atteindre, car j'étais à bout de forces, et j'y pris quelques gorgées de cette eau qui a la vertu de désaltérer pour toujours. Les mécréants essayaient d'en approcher, mais ils en étaient vite repoussés par les anges justiciers, au moyen de torches de feu, et ils revenaient sur leurs pas, portant des brûlures soit au visage, soit aux mains, et poussant des cris de douleur. Ensuite, je me rendis auprès des membres élus de la Famille du Prophète, et je leur dis : « J'avais l'habitude dans le monde passé, d'écrire à la fin de mes livres : « Que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, sceau des Prophètes, ainsi que sur

(17) Le Bassin.

les membres de sa Famille, purs et excellents ! »
Et ceci est pour moi un titre à votre protection.

Ils demandèrent : « Et que veux-tu que nous fassions pour toi ? »

Je répondis : « Notre Maîtresse Fatma, à Elle le salut, — est entrée au Paradis depuis longtemps. Mais elle en sort régulièrement pour aller saluer son père qui assiste au jugement. Je voudrais donc qu'à la première occasion vous l'entreteniez de mon cas, ce qui l'amènerait peut-être à intercéder pour moi auprès du Prophète. »

Lorsque l'heure de l'apparition de Fatma vint, une voix se mit à crier « Baissez les yeux, gens du Maoukef, pour laisser passer Fatma, fille de Mohammed, qu'Allah répande sur lui ses bénédictions ! »

Un grand nombre d'hommes et de femmes de la famille d'Abdelmoutaleb qui n'ont jamais bu de vin, ni commis de vilénie, se rassemblèrent et se portèrent sur son passage.

« Qu'y a-t-il ? » demanda la fille du Prophète, quand elle les vit devant elle. Avez-vous quelque chose à me dire ? »

Ils répondirent : « Nous sommes dans le bien, nous pensons avec plaisir aux délices réservées aux habitants du Paradis, mais nous attendons sans impatience la réalisation de notre destinée et nous ne voulons pas jouir

avant l'heure (18) de la félicité qui nous est promise. Nous sommes confiants et heureux, selon la parole de Dieu qui dit : Ceux à qui nous avons réservé la félicité, ceux-là même seront éloignés de l'Enfer. Ils n'en entendront point le vacarme, et là où il leur plaira d'être, ils demeureront éternellement. Ils ne seront point attristés par la grande frayeur et les Anges iront à leur rencontre pour leur dire : Voici le jour que l'on vous promettait. »

Il y avait là Ali Ibn El Hoceine, ses deux fils Mohamed et Zeid et plusieurs autres parmi les hommes justes et vertueux.

Fatma — à elle, le Salut ! — était accompagnée d'une femme qui lui ressemblait en noblesse et en majesté.

« Qui est celle-ci ? » interrogea-t-on. Et l'on répondit : Khadija bent Khouaïled Ibn Assad, Ibn Abdel « Azza » (19). Cette dernière était entourée par des jeunes gens montés sur des chevaux de lumière.

« Quels sont ces jeunes gens ? » demanda-t-on encore. Et l'on répondit : « Abdallah, Kacem, Taïeb, Tahar et Ibrahim, enfants de

(18) Allusion à la parole qui indique que le Prophète sera le premier homme qui entrera au Paradis.

(19) Première épouse du Prophète.

Mohammed. Que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut ! »

Les personnes qui s'étaient chargées de moi dirent à Fatma : « Voici un de nos alliés, dont le repentir a été établi et il n'est pas douteux qu'il soit parmi les gens qui peuvent compter sur leur entrée au Paradis. Il nous a donc priés d'intercéder en sa faveur auprès de toi, que Dieu te bénisse ! car il voudrait être dispensé des épreuves du Maoukef et reçu dans la demeure des Elus, pour jouir sans tarder du triomphe. »

— « Charge-toi de cet homme », fit alors Fatma à Ibrahim et celui-ci me dit : « Accroche-toi à mon étrier. »

Puis, les chevaux se mirent à traverser la multitude des peuples rassemblés au Maoukef et à un moment donné, la presse de la foule devenant de plus en plus forte, ils s'envolèrent, cependant que je me cramponnais fermement à l'étrier de mon Protecteur.

*
**

Je fus présenté à Mohammed — Que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut ! — Il demanda : « Quel est cet étranger ? » Et Fatma expliqua : C'est un homme qui m'a été recommandé par... et elle nomma

quelques-uns des élus qui étaient intervenus en ma faveur.

« Qu'il attende jusqu'à ce que l'on ait examiné ses œuvres », dit le Prophète. Il s'en informa et trouva qu'elles étaient au Grand Livre, terminées par le repentir. Il intercéda alors pour moi et je fus admis à entrer au Paradis.

*
**

Lorsque je me trouvai hors de la foule on me montra le pont jeté sur l'Enfer, et l'on me dit : « Voici le Sirath qui mène à la demeure des heureux. Le Sirath était libre et il n'y avait personne dessus. Je m'essayai à le traverser, mais je constatai bien vite que je ne pouvais pas garder l'équilibre. Alors Fatma — qu'Allah répande sur elle ses bénédictions ! — dit à l'une de ses servantes : « O une telle aide cet homme à passer ! » Celle-ci accourut vers moi et se mit à soutenir ma marche et à guider mes pas, cependant que je me laissais choir tantôt à droite, tantôt à gauche. Aussi ne pus-je m'empêcher de lui dire : « ô toi, si tu désires mon salut, suis le conseil de l'homme qui a dit dans le monde passé :

— « *Setti, si tu es embarrassée de moi, porte-moi « zakafouna »*

— « Et que signifie « zakafouna ? » interrogea la jeune fille.

J'expliquai : « Cela consiste à porter une personne sur le dos, les mains de celle-ci étant posées sur les épaules de la personne qui la porte. Ne connais-tu donc pas le vers d'El Jouljoul de Kafertab :

*Mon état s'est amélioré à rebours, si bien
que je vais par le monde, porté « zakafouna »*

— « Je n'ai jamais entendu parler, avant cet instant de Zakafouna, ni d'El Jouljoul, ni de Kafertab » dit-elle, et elle me porta sur le dos et passa aussi rapide que l'éclair.

Quand je fus de l'autre côté du Sirath, Fatma — à elle le Salut ! — me dit : « Je te donne cette jeune fille ; prends-la pour qu'elle te serve au Paradis. »

*
**

A la porte de cette demeure, Ridouan me demanda : « As-tu un permis d'entrée ? » Je répondis que je n'en avais point, et il observa : « Il n'est pas possible d'entrer ici sans permis ». Je fus rempli d'une grande inquiétude et comme je remarquai derrière la porte, un haut peuplier, je dis : « Donne-moi une feuille de cet arbre que j'y fasse inscrire au Maoukef, où je vais retourner, l'autorisation que tu réclames. »

— « Je ne peux rien faire sortir du Paradis, répliqua Ridouan, sans un ordre du Très-Haut-Beni soit-il ! »

Je me trouvai fort embarrassé et je m'écriai :
« Nous sommes à Dieu et à Lui nous retournons ! Si l'Emir Abou El Mourajja avait eu un gardien comme toi, jamais personne ne serait parvenu, ni moi, ni aucun autre, à toucher un seul drachme de ses trésors. »

A ce moment, Ibrahim — qu'Allah répande sur lui ses bénédictions ! — vint à se retourner et me vit. Il revint vers moi, et d'un geste puissant, me fit entrer au Paradis.

Mon séjour au Maoukef avait duré un temps qui équivalait à six mois du monde périssable seulement. C'est ainsi que ma mémoire n'a pas été éprouvée par des comptes sévères et que j'ai pu conserver ce que d'autres ont dû oublier. »

LE POÈTE HAMID

« Ceci dit, le Cheikh demande aux borgnes de Kaïs : « Quel est parmi vous Hamid Ibn Taour ? »

« Le voici », répondent les borgnes.

Il le salue et lui parle en ces termes : « Tu as excellé en disant :

*Je constate que ma vue me fait défaut après
[avoir été en bon état,
mais la santé n'est qu'un présage de la mala-
[die,
et le jour et la nuit ne manquent point dans
[leur course,
d'atteindre, sans retard, ce qu'ils poursuivent,*

Comment vont donc tes yeux maintenant ?

— « Il m'est possible, répond Hamid, tout en me trouvant dans les régions occidentales du Paradis, de voir, quand je le désire, mes amis qui résident dans ses régions orientales ; cependant la distance qui sépare ces régions, équivaut à plusieurs milliers d'années de voyage pour le Soleil dont tu connais la vitesse dans le

monde passé. Gloire à Dieu dont la Toute-Puissance fait des merveilles ! »

— « Tu mérites des compliments, dit encore le Cheikh, pour ta poésie qui se termine par la lettre « d. »

— « Les dons que le Seigneur, très généreux, m'a prodigués, répond Hamid, m'ont fait oublier tout cela. Je n'éprouve ici, ni crainte, ni souci. Quelle différence avec le monde passé ! on faisait travailler autrefois son esprit, plusieurs mois, pour un homme à qui Dieu avait donné un haut rang et la fortune, sans rien recevoir en retour bien souvent, encore que lorsque cet homme se décidait à donner quelque chose, ce fut toujours de peu d'importance. Il est vrai que la poésie est l'apanage des Arabes. »

ENCORE LE POÈTE LABID

« A ce moment, le Cheikh et ses compagnons voient venir vers eux Labid ibn Rabia. Ce dernier les invite à le suivre chez lui et insiste tellement qu'ils acceptent son offre. Ils marchent un instant et ils se trouvent en face de trois palais qui dépassent en beauté tout ce qu'on voit au Paradis.

— « Ces palais, ô lettré Alépois, explique Labid, sont mes vers que voici :

La crainte de Notre Maître est le meilleur
[bien ;

c'est par Sa Volonté que sont mes lenteurs et
[mes hâtes,

Je loue Dieu. Il n'a point d'égal ;

Il tient en ses mains le bien et fait ce qu'il
[veut.

Celui qu'il dirige dans la bonne voie, se trouve
[bien dirigé,

l'esprit tranquille, et Il égare qui Il veut.

Allah en a fait des Palais pour me servir de résidence éternellement. »

« La puissance de Dieu est illimitée », constatent les invités.

UN FESTIN

« Il plaît ensuite au Cheikh de donner un festin qui puisse réunir autour de lui les poètes de l'époque païenne et de l'Islâm, les savants qui ont étudié la littérature arabe et l'ont recueillie dans les livres, de même que ceux qui sont simplement les amis des lettres, dont la présence serait possible.

« Son désir est en outre que ce festin soit pareil aux festins du monde passé, puisqu'il est au pouvoir du Créateur d'accorder aux Croyants tout ce qu'ils demandent, sans peine, ni retard.

Aussitôt des moulins apparaissent sur le bord du Kaoutar et se mettent à ronfler en écrasant le blé du Paradis.

Le Cheikh pense aux moulins mûs par les animaux et sur-le-champ, un grand nombre d'édifices se forment, à l'intérieur desquels des chameaux, des chamelles et diverses espèces de mulets et de bœufs font tourner des meules en pierres précieuses.

« La quantité de farine nécessaire au repas étant prête, les jouvenceaux immortels qui sont

au service de l'hôte, se dispersent et ils reviennent avec des agneaux, des oiseaux appartenant aux espèces habituellement comestibles, des bœufs, des moutons, des chameaux et d'autres bestiaux, qu'ils livrent aux bouchers. A la vue du couteau, les chèvres et les moutons bêlent et les coqs crient, cependant, qu'ils n'éprouvent par la grâce de Dieu, aucune souffrance. Il n'y a en vérité d'autre divinité qu'Allah qui a façonné ses créatures sans effort et sans modèle.

Lorsque les chairs compactes se trouvent placées sur les bois, le Cheikh dit : « que l'on amène les cuisiniers qui ont habité Alep à travers les siècles ! » Un grand nombre d'hommes célèbres dans l'art d'apprêter les aliments se présentent immédiatement, qu'il charge de préparer le repas. C'est là un des plaisirs qu'Allah accorde à ses élus, ainsi qu'il ressort du verset suivant : « Il y aura ce que désireront les âmes et ce qui charmera les yeux et vous y resterez éternellement. Voici le Paradis qui vous a été donné en héritage, en récompense de ce que vous faisiez. »

Le repas étant prêt, les Jouvenceaux pareils aux perles bien gardées se répandent dans le Paradis pour porter l'invitation de leur maître. Ils ne laissent de côté aucun poète de l'époque païenne ou de l'Islam, ni aucun homme possè-

dant une science quelconque ou qui a seulement du goût pour les lettres.

« Le festin réunit ainsi un nombre considérable d'invités. On leur dresse des tables en or et des plateaux d'argent, autour desquels ils s'installent et on leur sert les mets préparés à leur intention.

« Les échantons apportent ensuite des boissons de toutes sortes et le Cheikh dit : « que l'on appelle tous les chanteurs et toutes les chanteuses qui ont appartenu à la demeure périssable et obtenu la félicité, grâce au repentir ». On voit alors arriver beaucoup d'hommes et de femmes, parmi lesquels on reconnaît notamment Gharid, Maabad, Ibn Sarij, Ibrahim, El Moussouli et son fils Ishac (20).

*
**

« Mais l'un des assistants dit : « Les deux Jeradas sont également au Paradis et ceci est bien étonnant. Elles habitent dans les régions extrêmes. »

Les deux Jeradas, ou les deux « Sauterelles », n'ont pas laissé en effet dans le monde le souvenir de femmes de bien. Leur voix de « sirè-

(20) Chanteurs célèbres.

nes » était telle d'après la légende qu'une délégation envoyée par Ad, peuple puissant de la haute antiquité, au Temple Sacré de la Mecque, oublia en entendant les Jeradas chanter d'accomplir les dévotions et les prières qu'elle était chargée de faire pour le compte de la Nation. Et Ad périt ainsi sans s'en rendre compte, pour avoir sacrifié aux plaisirs les affaires sérieuses.

« Qu'on les fasse venir ! » ordonne donc le Cheikh.

« Un serviteur part à leur recherche, malgré l'éloignement de leurs demeures et les Jeradas ne tardent pas à arriver sur deux chameaux de race plus rapides que l'éclair.

« On leur fait un gentil accueil et on leur demande : « Comment êtes-vous parvenues jusqu'à ces lieux, après vous être longtemps égarées dans les sentiers de l'erreur ? »

« Elles répondent : « Dieu nous a inspiré, à la fin, le repentir et nous sommes mortes dans la religion des Prophètes... »

« Que Dieu vous comble de ses faveurs ! leur dit-on, faites-nous donc entendre quelques vers de la poésie qui est attribuée par quelques-uns à Abid et par d'autres à Aous et qui rime par la lettre « h. »

« Les Jeradas qui n'avaient, auparavant, jamais entendu parler d'Abid ni d'Aous, se mettent néanmoins à chanter :

Elle s'est levée dans la nuit pour me reprocher ma conduite, cependant que ce n'en était point le moment.

Que n'as-tu attendu, amie, pour me faire des reproches, la venue du matin !

*Dieu la combatte ! elle me tance et pourtant
[elle sait
que je suis seul atteint par mes actes, en mal*

*[ou en bien
Or si je bois le vin et si pour en avoir, je dis-
[sipe ma fortune,*

*un jour viendra sans doute où je serai dé-
[grisé.*

*et une tombe me recueillera au fond d'une
vallée, ou sur un plateau clair comme le
dos d'un bouclier...*

La joie s'empare des assistants, qui louent longuement Dieu d'avoir comblé de ses faveurs les croyants et les repentants et de les avoir transportés de la demeure de la souffrance en celle du bien-être.



Le Cheikh se retourne et aperçoit Jirane El-Aoud Ennamiri. Il le salue avec une grande affabilité et dit à une chanteuse : « Fais-nous entendre les vers de ce poète excellent :

*Elles portèrent Jirane-El-Aoud jusqu'à ce
 [qu'elles l'eussent déposé,
 sur une hauteur où le silence, tout autour,
 n'était troublé que par les voix des jinns,
 et elles dirent : « jouis bien de cette nuit, qui
 [est peut-être celle de la séparation,
 car demain, tu mourras soit par le sabre, soit
 [autrement ;
 elles m'interdirent néanmoins les attaches de
 [leurs robes,
 mais elles laissèrent tomber le voile brodé
 [qui retenait leurs cheveux.*

Et la chanteuse obtint un vif succès. Puis elle dit : « Savez-vous qui je suis ? »

« Que non, par Allah ! » répondent les convives..

« Je suis, explique-t-elle alors, Oum-Amr, dont il est parlé dans ces vers.

Tu détournes de moi la coupe, ô Oum Amr

(en la passant à ton voisin de gauche),

*alors qu'elle devrait circuler à droite.
 Cependant il n'est nullement le dernier des
 [trois, ô Oum-Amr,
 l'ami à qui tu refuses la boisson.*

Les assistants, émerveillés, manifestent à la chanteuse plus d'égards et ils lui demandent : « A qui appartient cette poésie ? est-ce à Amr Ibn Adii ou à Amr Ibn Keltoum ? »

Elle répond : « Je servais un jour à boire aux deux compagnons de plaisir de Jodeïma, Malek et Akil. Ils avaient avec eux Amr Ibn Adii et comme je me refusais à lui passer la coupe, il prononça les vers que vous venez d'entendre. Il se peut qu'Amr Ibn Keltoum les ait par la suite intercalés dans ses propres vers et en ait orné sa poésie. »

DANSE DE HOURIS

« Le Cheikh pense aux vers attribués au grammairien El Khalil Ibn Ahmed, qui se trouve dans l'assistance, et désire voir des houris danser au rythme de ces vers. Alors, Dieu Tout-Puissant et Savant crée un noyer dont les fruits se forment et mûrissent sur-le-champ ; puis, l'arbre se secoue et il laisse tomber un nombre considérable de noix, qui s'ouvrent chacune sur quatre adolescentes d'une beauté ravissante. Celles-ci s'empressent de danser tout en chantant le poème de Khalil qui commence ainsi :

*Les amis sont partis ;
Vole avec ta douleur ou reste à terre.
N'étaient des jeunes filles belles,
telles des gazelles au nombre de quatre,
je dirais au partant, pars (21)
si tu veux, ou bien reste.*

(21) Le poète ne souffre que parce que la caravane emporte les jeunes filles dont il parle.

Le Cheikh demande alors à El Khalil : « De qui sont ces vers, O Abou Abderrahman ? »

— « Je ne sais pas », répond ce dernier.

— « C'était pourtant à toi que nous les attribuions dans le monde passé. »

— « Je ne me souviens plus de rien répète le grammairien, mais il est bien possible qu'ils soient de moi comme on le dit. »

— « As-tu donc oublié à ce point, cependant, que tu étais le plus intelligent des Arabes de ton siècle ? », dit le Cheikh.

— « La traversée du Sirath, explique El Khalil, vide le cœur de ce qu'il renferme. »

UN PAON

« A ce moment un paon qui charme le regard vient à passer. Abou Obeïda éprouve l'envie de le voir accommodé à une sauce au vinaigre. A l'instant même l'oiseau ainsi apprêté se trouve sur un plat devant le poète et dès que celui-ci en a mangé à sa convenance, les os se rejoignent et le paon se reforme tel qu'il était.

Alors les assistants récitent la parole de Dieu. « Gloire à celui qui fait revivre les os alors qu'ils sont cariés !

Lorsqu'Abraham dit : « Seigneur, fais-moi voir comme tu ressuscites les morts, Dieu lui dit : « Ne crois-tu pas encore ? « Si, répondit Abraham, mais je voudrais que mon cœur fût parfaitement rassuré ». Dieu lui dit alors : « Prends quatre oiseaux, coupe-les en morceaux, disperse leurs membres sur les cimes des montagnes et appelle-les ensuite, ils viendront à toi rapidement, et sache que Dieu est puissant et sage. »

Puis les convives se séparèrent, satisfaits et heureux.

DEUX HOURIS

Alors le Cheikh se retire avec deux houris aux grands yeux noirs et comme il se trouve ébloui par leur beauté, il dit : « Que le sort d'Imroulkaïes El Kendi, absent du Paradis, m'est pénible ! Vous me rappelez ses vers :

*Ainsi tu aimais Oum el Houaïret
et sa voisine Oum Er-Rabab du mont Maas-*

[sal.

Lorsqu'elles marchent, elles répandent le

[musc

et c'est la brise du matin apportant le parfum

[des girofles

Que sont donc, comparées à vous, les amies de cet homme, privées soient-elles de considération et de bien-être ! Une rencontre avec vous, même d'un bref instant vaut plus que les royaumes des Beni-Akil El Mourrar, des Beni-Nadr de Hira et des Al Jefna maîtres de la Syrie. »

Et il s'empare tour à tour des lèvres de ses compagnes et s'écrie : « pauvre Imroulkaïes !

ses os brûlent dans le Feu ardent, pendant que j'évoque ses vers :

*On croirait que de vin, d'eau des nuages,
de parfum de lavande et de gouttes de rosée,
sont arrosées ses dents, pareilles aux grêlons,
à l'heure où chante l'oiseau de l'aurore.*

Alors une des houris éclate de rire et le Cheikh de lui demander : « de quoi ris-tu donc ? »

« De joie, répond cette dernière, pour les faveurs dont Dieu m'a comblée. Sais-tu qui je suis ô Ali ibn Mansour ? »

Il dit : « Tu es une des houris du Jardin que Dieu a créées à l'intention des hommes vertueux et dont il a dit « pareilles aux hyacinthes et aux coraux. »

« Je suis bien par la grâce du Tout-Puissant telle que Dieu a décrit les houris, explique-t-elle, mais j'ai appartenu au monde passé. J'y étais connue sous le nom de Hamdouna et je demeurais à la porte de l'Irak, à Alep. Mon père était meunier, et j'eus pour mari un tripier, qui me répudia parce qu'il trouvait que ma bouche dégageait une mauvaise odeur. J'étais d'ailleurs parmi les femmes les plus laides de la ville. Lorsque je me rendis compte de ce que j'étais, je renonçai au monde pour

me vouer au culte de Dieu et depuis je vécus de ma quenouille et de mon fuseau. Voilà pour quelle raison je suis devenue telle que tu me vois. »

L'autre houri parla à son tour en ces termes :
« Je suis, quant à moi, ô Ali ibn Mansour, Taoufik la noire qui travaillait à la maison de la science de Bagdad, au temps d'Abou Mansour Mohammed Ibn Ali le bibliothécaire. J'y étais employée à porter les livres aux copistes. »

« Il n'y a d'autre divinité que Dieu ! observe le Cheikh. Tu étais noire et te voici maintenant plus blanche que le camphre. »

LES VERGERS DES HOURIS

Et à un ange qui passe il dit : « O serviteur de Dieu, renseigne-moi au sujet des houris aux grands yeux noirs ; n'est-il pas écrit dans le Livre sacré « Nous les avons créés en toute perfection et nous les avons faites vierges, pleines de grâce et de même âge, pour les gens de la droite ? »

« Elles sont, explique l'Ange, de deux sortes : les unes ont été créées par Dieu au Paradis même et n'ont pas connu d'autre demeure. Les autres ont appartenu au monde périssable, et elles sont venues en ces lieux en raison de leurs bonnes actions. »

« Où sont donc, interroge le Cheikh celles qui n'ont pas appartenu au monde passé et comment se distinguent-elles des autres ? »

« Suis-moi » répond l'Ange.

Et il l'emmène à des vergers dont seul Dieu connaît la nature et là, il lui dit « Prends un fruit sur les arbres que tu vois et qui s'appellent les arbres des houris, et ouvre-le. »

Le Cheikh cueille une poire, une grenade, une pomme ou un autre fruit, il l'ouvre et il en

voit sortir une jeune fille, dont la beauté stupéfit les houris de l'Eden, qui lui demande : « Qui es-tu ô serviteur de Dieu ? »

Il répond : « Je suis un tel fils d'un tel » et elle de dire : « On me fait désirer ta rencontre depuis quatre mille ans avant la création du monde. »

Alors il se prosterne pour rendre hommage à la grandeur d'Allah et il constate : « les choses sont bien ici telles que les indique la parole divine ; je réserve à mes serviteurs croyants ce que l'œil n'a jamais vu. »

Toutefois, il se dit pendant qu'il a le visage contre terre que la jeune fille, malgré sa beauté, est maigre de corps. Il relève la tête et il trouve cette dernière pourvue d'une croupe pareille à la dune d'Alej. Il s'effraie de la Toute-Puissance de Dieu et il fait cette prière : « O toi qui donnes au soleil la lumière, à la solliciteuse ce qu'elle demande, toi qui peux créer des merveilles et appelles à la raison les ignorants, je te supplie de réduire la croupe de cette jeune fille. »

« Elle aura, lui répond-on, le physique de ton choix. »

Et la houri se transforme aussitôt selon son désir.

LES JINNS

« Il plaît au Cheikh, après s'être longtemps promené à travers le Paradis, d'aller auprès des habitants du Feu pour se rendre compte de leur sort, et accroître de la sorte, sa reconnaissance pour les faveurs dont il jouit. Il monte donc sur une des bêtes des régions éternelles et part. Chemin faisant, il aperçoit des cités qui ne ressemblent pas aux cités de l'Eden, et ne sont point comme celles-ci, baignées de lumière éclatante ; elles se trouvent, au contraire au milieu de marécages bourbeux et de fourrés inextricables Il interroge un ange à leur sujet, et l'ange répond : « Ceci est le Paradis des Jinns qui ont cru en Mohammed ; que Dieu répande sur Lui ses bénédictions et lui accorde le salut ! Ils sont cités par le Coran au chapitre des Dunes, et au chapitre qui porte leur nom, et ils sont très nombreux. »

*
**

Les autres se trouvent, naturellement, dans la Géhenne, et il est tout à fait heureux que ces

êtres qui échappent aux lois de la société humaine rendent, eux aussi, un jour, compte de leurs actes. Ils sont de deux sortes : les jinns musulmans, et les jinns qui ne sont pas musulmans.

Ces derniers sont toujours prêts à faire le mal et emploient, pour y arriver, les moyens les plus variés. L'homme qui est atteint de folie, est, en réalité, la victime d'un esprit mauvais qui a pris possession de son corps et s'y est installé. Le serpent qui mord le paisible promeneur, n'est souvent, qu'un jinn qui a cru bon de se transformer en reptile.

Lorsqu'on voyage seul dans la nuit, ou aux heures chaudes de la journée, on fait quelquefois la rencontre d'un homme qui suit le même chemin ; on éprouve du plaisir à bavarder avec lui, car sa conversation est intéressante ; mais à un moment donné, ce compagnon d'un instant change de figure, ou éclate de rire, et disparaît ; on comprend, et on s'aperçoit alors qu'on avait quitté la bonne route, sans s'en rendre compte.

Les jinns se montrent parfois, également, sous les traits d'un chef de guerre qui sème la mort, ou d'un financier qui répand la ruine. Et c'est encore la voix de ces êtres que l'on entend en son for intérieur, prodiguer des conseils perfides.

On comprend, dès lors, qu'ils inspirent partout de la terreur. Ils sont au demeurant, tout puissants, et tout est à leur portée. Seul, le Ciel leur échappe. Ils essaient bien, de temps en temps, d'en approcher pour écouter ce qui s'y décide, et surprendre ainsi les secrets du monde. Mais ils en sont chaque fois repoussés par les étoiles filantes qui peuvent être comparées à des flèches qu'un arc gigantesque aux mains de Dieu, lance contre eux.

Il va sans dire que les autres — et l'on veut parler de ceux qui croient à la Religion, — se conduisent différemment. On ne peut porter à leur compte que quelques contrariétés, qui ne tirent pas à conséquence.

La couturière qui perd sa pelote de fil ou ses ciseaux, et la ménagère qui ne trouve pas le couteau de cuisine à sa place ordinaire, savent qu'on a voulu seulement les taquiner, et que les objets disparus leur seront restitués.

Certains jinns font même le bien, ce dont on est rapidement convaincu, par la lecture des Mille et Une Nuits.

Leurs bonnes grâces sont cependant difficiles à acquérir. On doit s'en rendre digne et satisfaire, pour les mériter, à des exigences fort dures.

Il est nécessaire, en premier lieu, d'avoir reçu l'initiation d'un maître en sorcellerie. On s'im-

pose, ensuite, sous la direction de ce maître, des jeûnes prolongés, accompagnés de prières. Après ces exercices préparatoires, on est soumis à une multitude d'épreuves que les Livres, qui en traitent, décrivent avec force détails : des boas énormes qui emplissent, chaque nuit, la chambre à coucher du candidat aux faveurs des jinns, se glissent dans les draps de son lit et l'entourent de tous côtés, des voyages forcés en des pays introuvables sur les cartes géographiques, où des peuplades aux masques affreux tentent d'écorcher vif l'étranger, des chevauchées dans les airs au milieu de monstres sans nom qui finissent par jeter leur compagnon en des forêts inconnues, où il est aussitôt assailli par des bêtes affamées, qui s'apprêtent à le dévorer, et d'autres tourments du même genre encore qui durent plusieurs mois. Il s'agit en tout cela, de ne pas se laisser atteindre par la peur et de garder sang-froid et confiance. La moindre défaillance entraîne des suites terribles : la perte de la raison ou de la vue, la paralysie, ou tout autre accident de pareille gravité et même la mort. Mais si l'on a, par contre, le cœur bien accroché, on est assuré de la victoire, et c'est alors la puissance sans limite que l'on reçoit en récompense.

Un jinn important se met, en effet, au service de l'heureux mortel qui a fait preuve de

courage. Ce dernier se trouve désormais, débarassé des soucis de l'existence. Il n'a plus besoin de travailler pour vivre, ni de s'efforcer à plaire pour séduire. Le serviteur invisible est toujours à ses côtés pour accomplir tous les offices dont il veut bien le charger et qu'il désire tout l'or du monde — même sans le mépris — ou tous les succès — même sans le teint noir — il lui suffit de donner un ordre, et il est, sur-le-champ, satisfait.

Voilà sous quel aspect sont imaginés les jinns dans la croyance populaire.

Leur existence ne saurait toutefois être niée sans réserves. Ils se rattachent à la catégorie d'êtres surnaturels ou du moins différents de nous, que certains faits de la vie, explicables seulement par leur présence autour de nous et leur influence nous révèlent. A la négation absolue, on préfère, en tout cas, la curiosité du Cheikh, quoiqu'elle puisse n'être qu'une curiosité de poète et l'on sait que les poètes passent pour être inspirés par les jinns.

**

« Il faut, se dit-il donc, que je passe les voir; je ne manquerai certainement pas de trouver, auprès d'eux, un quelconque sujet d'étonnement. »

« Il se dirige vers leurs demeures, et voici qu'il est en présence d'un vieillard assis à l'entrée d'une grotte. Il le salue, et le vieillard répond convenablement, puis demande: « Qu'est-ce qui t'amène ici, ô homme ? »

— « J'ai appris, explique le visiteur, que vous êtes des jinns croyants, et je viens vers vous pour m'instruire à votre sujet, et recueillir si possible, quelques-unes de vos poésies. »

« Je suis au courant de tout, dit le vieillard, et tu peux m'interroger sur ce que tu voudras. »

— « Quel est le nom que tu portes, ô vieillard ? demande le Cheikh. »

— « Je m'appelle El Khaïtaour, répond l'interpellé, et je suis de la race des Beni-Chaïssane ; nous ne faisons pas partie des jinns qui descendent de Satan, mais bien de ceux qui habitaient la Terre avant la venue des enfants d'Adam, qu'Allah répande sur Lui ses bénédictions ! »

— « Renseigne-moi un peu sur la poésie des jinns, demande le Cheikh. Un homme du nom d'El Merzabani a fait un recueil de vers qu'il vous attribue. »

« C'est une imposture, répond le vieillard. Les hommes ne connaissent pas plus la poésie que les bœufs ne connaissent l'astronomie ou

la géographie. Ils n'en possèdent que quelques bribes que des gamins de chez nous leur soufflent parfois, et ces bribes sont d'aussi peu de valeur que des petits éclats de bois, par rapport à la forêt de Noamane. Ils ont en tout quinze mètres, alors que nous en avons des milliers qui ne sont jamais parvenus à leurs oreilles. J'ai fait, pour ma part, des vers deux ou trois siècles avant la création d'Adam. Il m'est revenu que vous êtes épris du poème d'Imroulkaies : « Arrêtez, que nous pleurions au souvenir de l'amie et de sa demeure ! », et que vous la faites apprendre jusque par les enfants des écoles. Or, je puis te dicter sur le même mètre, si tu le désires, mille poèmes avec la même rime « li », mille autres avec la rime « la » et mille encore avec la rime « lou », qui, tous, appartiennent à un seul poète des nôtres qui est mort en état de mécréance, et se trouve actuellement dans l'Enfer. »

— « Je constate, ô vieillard, remarque le Cheikh, que tu as gardé la mémoire intacte. »

— « Nous ne sommes pas, expliqua le Jinn, comme vous, enfants d'Adam, et l'oubli et les humeurs n'ont pas de prise sur nous, car vous avez été créés d'argile pétrie et nous avons été faits d'une flamme sans fumée. »

Le Cheikh cédant à sa passion pour les lettres, dit alors à son interlocuteur : « Voudrais-

tu bien me dicter quelques-unes de vos compositions ? »

— « Je suis prêt à te dicter, répond le vieillard, ce que les chameaux ne suffiraient à porter, ni les cahiers du monde passé, à contenir. »

Il s'apprête à écrire, puis il se dit : « Les lettres ne m'ont donné, autrefois, que des déboires, et je serais bien mal inspiré, si je laissais les délices du Paradis pour me mettre à copier les œuvres des jinns, d'autant que je possède un bagage littéraire suffisant, et à l'heure actuelle, l'oubli est si répandu parmi les lettrés de ces lieux, que je suis, grâce à Dieu, de ceux qui ont le plus de savoir... »

*
**

Puis il demande au vieillard : « Dis-moi quel surnom tu portes, que je puisse m'en servir pour t'honorer. »

— « Abou-Hodroche, répond le Jinn. J'ai donné la vie à un grand nombre d'enfants qui forment des tribus, les unes ici même, et les autres en Enfer. »

— « Comment se fait-il, Abou-Hodroche, que tu sois vieux, interroge le Cheikh, cependant que les habitants du Paradis sont jeunes ? »

Le vieillard répond : « La jeunesse est une faveur qui a été accordée seulement aux hu-

mains. Nous en avons été privés, parce que nous avons dans la demeure périssable, le pouvoir de changer d'aspect. Il était loisible à l'un de nous de prendre à son gré, la forme d'un serpent bigarré de noir et de blanc, d'un passereau, d'un pigeon, ou de toute autre créature. Ce pouvoir nous a donc été retiré dans notre vie nouvelle, où nous ne nous montrons plus que sous nos traits réels. Par contre, les enfants d'Adam, qui n'avaient pas la liberté que nous avons, ont obtenu en retour, ici, l'avantage d'un beau physique. Ils disaient autrefois : « Nous avons en partage, nous, la ruse et les jinns, le pouvoir de se transformer. »

*
**

« J'eus beaucoup à me plaindre de tes congénères et ils n'eurent pas à se louer de moi. Je pris une fois la forme d'un gros rat et pénétraï dans une maison pour m'emparer d'une belle adolescente. On appela les chats et on les lança contre moi. Lorsque je me vis traqué de toutes parts et près d'être attrapé, je me transformai en un serpent venimeux et me cachai sous les planches du parquet. On descella ces planches et j'éprouvai quelque crainte pour ma vie. Je me changeai alors en un souffle et m'accrochai au plafond. On enleva les poutres qui soutenaient la toiture, sans rien découvrir. Mes

chercheurs discutèrent entre eux à mon sujet et finirent par dire : « Nous avons tout fouillé, il n'y a plus maintenant aucun endroit où il puisse se dissimuler ». Mais pendant qu'ils causaient, je m'empressai d'aller à l'adolescente que des rideaux soustrayaient aux regards, et m'emparai d'elle. Elle fut atteinte, sur-le-champ, d'une forte agitation épileptique. Ses parents proches et éloignés accoururent auprès d'elle, de toutes parts. Ils appelèrent les sorciers, ils appelèrent les médecins. Les premiers ne négligèrent aucune incantation, ni aucun sortilège, je ne daignai pas leur répondre. Les médecins lui firent boire, sans cesse, des drogues variées, sans que je consentisse à me séparer d'elle. Enfin, la mort vint la prendre un jour, et je partis à la recherche d'une autre amie. Je continuai d'aller ainsi, d'une personne à une autre, jusqu'à ce que Dieu m'eut inspiré le repentir, et accordé, en retour, une généreuse récompense. Aussi ne cesserai-je de lui rendre grâce pour ses bienfaits ». Et le vieillard élève la voix pour réciter les vers suivants :

— *« Je loue Dieu qui a fait tomber mes
[péchés et les a dissipés,
de sorte qu'effacées sont, aujourd'hui, mes
[fautes.*

J'aimais une belle parmi les filles de Cor-
[doue,
et une autre, en Chine, fille des rois Yagh-
[bour.

Et je rendais visite à celle-ci et à celle-là, sans
[guère me soucier,
dans la même nuit, avant l'apparition du
[jour.

Je ne passais jamais auprès d'un animal ou
[auprès d'un humain,
sans que je l'abandonnasse tout étourdi et
[rempli de frayeur.

Je montais dans l'obscurité, tantôt sur une
[autruche mâle ; pour voyager au hasard,
et tantôt sur un taureau, des pics inaccessi-
[bles, que je faisais errer la nuit durant.

.....
.....
Et le Jinn continue à narrer, sur le même ton, ses exploits dont on devine le genre : parties de plaisir qui dégénéraient à cause de lui, en orgies ; notaires détournés de leur devoir et amenés à trahir et à commettre des faux ; femmes prises de folie ou plus exactement possédées par lui, au moment même où ces infortunées s'apprêtaient à donner leur sein à leurs enfants, etc...

Il évoque ensuite des exploits de plus grande importance : A l'époque du déluge notamment,

il fut repoussé de l'Arche par « l'homme Noé ».
Il dut s'envoler et il se maintint dans l'air jus-
qu'à ce que le'au se fût retirée de la Terre.

Puis il poursuit en ces termes :

Je me présentai à Moïse alors qu'il vivait
[isolé,

avec des brebis aux nombreux agneaux ;
et je lui tins certains propos et inspirai quel-
[ques doutes

quand le Seigneur anéantit, en lui parlant,
[le Mont Sinaï.

J'écartai l'esprit du Père des Sassanides de la
[bonne voie

et je marchai, dissimulé aux regards, dans
[l'Armée de Sapor

Grâce à moi, le tyran Bahram de Jor domina,
au temps où il bâtissait la ville de Jor

Tantôt je devenais un aspic repoussant,
et tantôt j'apparaissais sous la forme d'un
[oiseau.

Je me montrais également aux humains af-
[fecté de loucherie ou borgne

Alors que je n'étais ni louche, ni borgne.
Ensuite, je m'amendai et mon repentir devint
[un exemple

après avoir vécu dans une désobéissance no-
[toire.

*Et lorsque le monde prit fin et qu'il fût crié
 [à l'Ange Israfil :
 Malheur à toi !... Souffle donc dans ta trompe,
 Dieu me fit mourir un instant, puis me ré-
 [veilla,
 pour la vie nouvelle, et j'obtins l'immortalité
 [dans la joie.*

*
 **

« Quel être excellent tu es, ô Abou Hodroche !
 dit le Cheikh. Instruis-moi sur le parler des
 jinns. Etes-vous à ce sujet, comme nous, des
 Arabes qui ne comprennent pas le langage des
 Romains et des Romains qui ne saisissent pas
 celui des Arabes ? »

« Que non, ô homme heureux, répond Abou-
 Hodroche. Sous sommes des êtres intelligents
 et perspicaces. Nous savons tous les dialectes
 humains et nous possédons, en plus, une lan-
 gue qui nous est commune à tous et que vous
 ne connaissez pas. »

*
 **

« C'est moi, ajoute Abou-Hodroche qui ap-
 pris aux jinns la révélation du Coran. Je
 m'étais mêlé à une caravane qui se rendait
 dans la région de l'Yemen. Nous passâmes à

laissant derrière lui une colonne de poussière
[haute comme une corde de tente...?

Il est vrai, toutefois, que la lutte entre les étoiles et les jinns a pris une intensité nouvelle au temps de la révélation. Le mensonge est très répandu tant chez vous que chez nous alors que la vérité ne se rencontre que fort rarement. Mais honneur, en fin de compte, aux gens véridiques !... Voici des vers que j'ai précisément faits sur la question qui l'occupe :

La Mecque s'est vidée des jinns de la tribu
[des Beni Dardabis
et aucun jinn n'y fait plus entendre de léger
[bruit.

Car de l'élite de Hachem vient de se lever (23)
un homme au visage lumineux et aux rap-
[ports courtois (24)
il punit de flagellation l'usage du vin, se
[montre
sévère à cet égard et interdit même l'extrait
[de dattes ;
il lapide pour l'adultère et n'accepte à son
[sujet aucune sollicitation de seigneur,

(23) Allusion au Prophète.

(24) En arabe: qui ne néglige pas les droits de la personne assise auprès de lui.

Mais que de fois une jeune mariée, veillée

*[toute la nuit par les siens,
pareils aux Jorhom en force et aux Jadis (25)*

belle amenée auprès de son époux, vrai sei-

*[gneur,
qui n'était ni faible et sans valeur, ni poltron,*

fut possédée brusquement par moi et je la fis

[s'agiter,

avant que son mari ne l'eût touchée encore

Souvent je pénétrais dans le corps d'une jolie

*[femme qui se tenait cachée aux regards
dans ses appartements ou se promenait fière-*

*[ment au milieu de ses servantes ;
et aucune magie ne me détournait de mon*

là où le lion même eût lâché sa proie. [but,

Je voyageais la nuit au milieu de jeunes

*[compagnons
de ma race, sur les plateaux rocailleux et nus,*

terres où l'on entendait seulement la voix des

[jinns,

et qui n'étaient occupées que par des esprits

[voureux,

tous portés dans l'obscurité par des chevaux

[pourvus

d'ailes et différents des chevaux des humains

et des chamelles plus rapides que le regard,

nées d'autruches et de chameaux pur sang.

(25) Peuples de la haute antiquité.

....., , , , , ,
C'est ensuite une critique des jinns qui vise en réalité les hommes : « Aucune pratique de dévotion n'existait alors chez nous ; la religion était renversée et ses enseignements étaient méconnus », raconte le Jinn et il poursuit :

*Le dimanche, jour important et le samedi,
[étaient tout comme*

*le lundi, et le vendredi, pareil au jeudi,
Nous n'étions point des mages, ni des juifs,
ni des chrétiens fidèles des églises.*

*Nous lacérions la Bible, par mépris pour elle,
et les croix, nous les mettions en miettes.*

*Nous combattions Dieu en soldats d'Iblis (26)
au jugement faible et calamiteux,
nous abandonnant entièrement aux décisions*

*[du Maudit,
et acceptant ainsi de vivre dans l'erreur.*

*Nous faisons chasser la jolie femme,
de son foyer sur un simple soupçon,
et nous disions au mari : répudie la défini-*

*[tivement ;
suis donc ce conseil exempt de tromperie.*

*Mais lorsqu'elle devenait l'épouse d'un autre,
l'homme tombait, de regret, dans un sort
[malheureux ;*

(26) Satan.

*car nous ne manquions alors de lui rappeler
ses dents pareilles aux perles et arrosées de*
[vin.
*Nous excitions le roi contre le conseiller com-
[patissant
et sincère et le roi devenait la dupe de ses*
[courtisans.
Je ne craignais pas les dangers des voyages
[sur terre
et je navigais sur mer à l'époque des grands
[froids,
Je fus le compagnon de plaisir de Cabil, de
[Chit et de Habil (28)
et je bus avec eux le vin vieux et généreux.
*Puis j'acquis la foi et quiconque acquiert
la foi, obtient un bien important et précieux.*
*Je pris alors part à la guerre de Badr et dé-
[fendis (les Musulmans) à
Chod, de même qu'au (combat du) fossé, j'ef-
[frayai le Chef des Infidèles.
Derrière (les Anges) Gabriel et Mikäël, je*
[tranchai
les têtes des guerriers au fort de la mêlée,
[pareilles aux herbes sèches.
*J'assistai à la guerre du chameau calami-
[teux (29)*

(28) Caïn, Seth et Abel.

(29) Entre Aïcha, Veuve du Prophète et Ali.

*Fi, donc ! le produit de la grosse chamelle !
Je pris également part à la bataille de Saf-
[faïne, monté sur une jument
à la peau lisse et douce et dont le maître
[n'était point un agriculteur,
abattant par le sabre les braves
et lançant dans la mêlée une roche bien so-
[lide. »*

Le Cheikh, qui est plein de bonne volonté, est naturellement, ravi de ce qu'il vient d'entendre, mais il ne veut pas prolonger davantage sa visite et il prend congé du Jinn.

UN LION

« Le Cheikh aperçoit sur son chemin un lion en train de dévorer des bœufs et des veaux sauvages qui font partie du bétail du Paradis. Cent ou deux cents de ces animaux n'arrivent pas à rassasier le monstre. Il pense alors : « Autrefois un lion se contentait d'un petit mouton et restait ensuite plusieurs jours sans rien prendre de plus. »

Le fauve saisit l'étonnement de l'homme et il lui dit : « ô Serviteur de Dieu, n'arrive-t-il pas que l'on présente à l'un de vous un plat au Paradis, et qu'il en mange pendant un temps aussi long que l'âge des Cieux et de la Terre avec un plaisir constant, sans qu'il s'en rassasie, ni que le plat s'épuise ? Mon cas est tout à fait semblable. Je prends autant de bêtes qu'il plaît à Dieu. Celles-ci ne ressentent d'ailleurs aucun mal de mes griffes et de mes crocs, mais éprouvent, au contraire, une satisfaction égale à la mienne par la grâce du Créateur Tout-Puissant.

Puis il ajoute : « Sais-tu qui je suis ? je suis le Lion de la Kacida, sur la route d'Egypte.

Quand Othba Ibn Abou-Lahah partit pour ce pays, le Prophète — que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !... — dit : « Mon Dieu lance sur lui un chien d'entre les chiens ». Il me fut inspiré de le désirer vivement et de m'abstenir à son intention de nourriture pendant quelques jours. Je guettai son passage et je m'emparai de lui tandis qu'il dormait au milieu de ses compagnons. C'est en raison de ce fait que je fus admis au Paradis. »

LE POÈTE SATIRIQUE EL HOTAÏA

« Le Cheikh poursuit son voyage et arrive à une demeure située au bout du Paradis et pareille à la hutte d'une esclave, gardeuse de moutons. A l'intérieur, il aperçoit un homme qui n'a pas le visage radieux comme les habitants de l'Eden, et cet homme possède, pour tout bien, un arbre chétif aux fruits peu abondants.

Il lui dit : « ô serviteur de Dieu, tu t'es satisfait de bien peu. »

— « Par Dieu, je n'ai pu y arriver, répond l'homme, qu'après beaucoup de peines, de nombreuses allées et venues, de forts tiraillements et une intercession des (Arabes) Coreichites dont j'eusse désiré me passer... »

— « Mais qui es-tu ? » interroge le Cheikh.

— « Je suis, dit l'homme, El Hotaïa des Beni-Abs. »

El Hotaïa a laissé dans le monde un souvenir détestable. « Au physique : nabot, laid, vêtu d'habits rapés, et au moral : mauvais caractère, vil, sans foi, quémendeur obstiné, avide,

faisant beaucoup de mal et peu de bien, avare et, de plus, se rattachant tantôt à une tribu, tantôt à une autre ». C'est le signalement que donne de lui un de ses contemporains. Il fut un satiriste sévère. Il critiqua tout le monde et n'épargna même pas le Khalife Aboubakeur. Il attaqua son père, et ce qui est horrible, également sa mère. Il exerça aussi sa verve sur lui-même. Une de ses victimes porta plainte au Khalife Omar ; ce dernier le mit en prison, mais pour peu de temps seulement, car il ne tarda pas à le relâcher après lui avoir fait promettre toutefois de ne plus s'occuper du prochain ; il lui donna même une somme importante d'argent, le poète n'ayant d'autre moyen d'existence que le chantage. El Hotaïa tint parole jusqu'à la mort d'Omar, après quoi, il reprit son métier d'insulteur.

En toute équité, sa présence au Paradis mérite d'être expliquée. Aussi le Cheikh lui dit-il :

— « A quoi dois-tu donc l'intervention (du Prophète) en ta faveur ? »

— « Au respect de la vérité », répond El Hotaïa.

— « Et où cela ? » demande encore le Cheikh.

— « Dans mes vers que voici, explique le poète :

*Mes lèvres se refusent aujourd'hui à ne pro-
[féer
que des injures et je ne sais à qui les adres-
[ser ;
alors je me regarde et me trouve la figure
[fort laide
et je dis : que maudite soit cette figure
et que maudil soit celui qui la porte !*

— « Comment se fait-il, reprend le Cheikh,
que tu n'aies pas obtenu le Pardon pour ton
dire :

*Qui fait le bien ne manque jamais d'en rece-
[voir la récompense
car le bien ne se perd point entre Dieu et les
[hommes ?*

« Les hommes vertueux, explique le poète,
ont eu, avant moi, la même pensée ; je l'ai ren-
due en vers, sans la mettre en pratique, et c'est
pour cela qu'il ne m'en a pas été tenu compte. »

LA POETESSE EL KHANSA

« A l'extrême limite du Paradis, tout près de l'ouverture qui donne vue sur l'Enfer, le Cheikh rencontre une femme. Il lui dit: « Qui es-tu ? » La femme répond : « Je suis El Khansa des Beni-Solma. J'ai voulu voir mon frère Sakhr ; j'ai regardé et je l'ai trouvé pareil à un mont élevé, portant sur la tête un feu qui flambe continuellement. En m'apercevant, il s'est écrié : « Voici bien la confirmation de ce que tu as dit de moi », faisant allusion à mon vers :

*Sakhr est certes pour les hommes un guide,
tel (pour les voyageurs) la crête d'une haute
[montagne surmontée d'un feu.*

ON

de
kh
? »
des
r ;
ont
on-
é :
dit

e,
ute
eu.

L'Enfer



LA PORTONNE DU KHAN

Le Khan de Khiva, le 15 Mars 1881, a écrit au
Gouverneur de la province de Samarkand, pour
le prier de lui adresser un exemplaire de
la loi sur le mariage, en vertu de laquelle
le mariage est permis entre les personnes
de même religion, et de lui adresser un
exemplaire de la loi sur le mariage, en vertu
de laquelle le mariage est permis entre les
personnes de différentes religions, et de lui
adresser un exemplaire de la loi sur le mariage,
en vertu de laquelle le mariage est permis
entre les personnes de différentes religions,
et de lui adresser un exemplaire de la loi
sur le mariage, en vertu de laquelle le mariage
est permis entre les personnes de différentes
religions.

Le Khan de Khiva, le 15 Mars 1881, a écrit au
Gouverneur de la province de Samarkand, pour
le prier de lui adresser un exemplaire de
la loi sur le mariage, en vertu de laquelle
le mariage est permis entre les personnes
de même religion, et de lui adresser un
exemplaire de la loi sur le mariage, en vertu
de laquelle le mariage est permis entre les
personnes de différentes religions, et de lui
adresser un exemplaire de la loi sur le mariage,
en vertu de laquelle le mariage est permis
entre les personnes de différentes religions,
et de lui adresser un exemplaire de la loi
sur le mariage, en vertu de laquelle le mariage
est permis entre les personnes de différentes
religions.

cl
a
lu
ré
d
d
d
j
R
d
Q
de
m
v





IBLIS (30)

« Le Cheikh regarde, à son tour, et voit Iblis — Dieu le maudisse ! — qui se débat dans les chaînes, pendant que de lourdes barres de fer aux mains des Anges justiciers s'abattent sur lui.

Il lui dit : « Grâce soit rendue à Dieu qui t'a réduit en cet état, ô ennemi d'Allah, et ennemi de ses fidèles ! Tu as égaré parmi les enfants d'Adam des générations innombrables. »

— « Qui est cet homme ? », interroge Iblis.

— « Je suis un tel fils d'un tel, des habitants d'Alep, répond le Cheikh, et de mon métier j'étais homme de lettres pour approcher les Rois. »

— « Détestable métier, dit Iblis. Il donne peu de profit et point d'aisance pour la famille; c'est de plus, un terrain glissant et plein de risques. Que de personnes il a fait périr ! Je te félicite de t'en être bien tiré. J'ai un service à te demander. »

— « Je ne puis t'être utile en rien, observe le visiteur, car le Coran s'est déjà prononcé au

(30) Satan.



sujet des habitants de l'Enfer. Les gens du feu, dit la parole divine, crieront aux gens du Paradis : « répandez sur nous un peu d'eau ou un peu des délices que Dieu vous a accordées », et ces derniers répondront : « Dieu a interdit le Paradis aux mécréants. »

— Je ne te demande rien de cela, réplique Satan. Je voudrais simplement savoir, comment il se fait que l'usage du vin vous ait été prohibé dans le monde passé, et qu'il vous soit permis maintenant. Je voudrais aussi savoir si les habitants du Paradis se livrent avec les joveux immortels qui sont à leur service, aux pratiques des habitants des cités (31).

— « Dieu te maudisse !, s'écrie le Cheikh. Ton propre sort ne t'occupe-t-il pas assez, et ne connais-tu pas la parole du Très Haut qui dit des heureux : « ils y auront des épouses en état de pureté et ils y séjourneront éternellement ? »

— « Vous avez cependant en abondance d'autres boissons que le vin, observe Iblis ; mais au fait, qu'est devenu Bacchar Ibn Bour ? cet homme a un titre à mon estime qu'aucun autre enfant d'Adam ne possède, car il était seul parmi les poètes à proclamer dans le monde passé ma supériorité. C'est en effet lui qui a dit :

(31) Sodome et Gomorhe.

*Satan est supérieur à votre père Adam
rendez-vous en compte, peuples de méchants.
Le feu est son essence et Adam est un limon,
et le limon ne s'élève point comme s'élève le*

[feu.]

Il a dit la vérité et qui dit la vérité est toujours honni. »

LE POÈTE BACCHAR

La réputation de Bacchar ibn Bourd, justifie l'intérêt qui lui est porté par Iblis. Bacchar fut loin d'être un musulman modèle. Certains de ses contemporains l'accusent même de libre pensée et d'autres voient en lui un adepte de l'Avesta. Plusieurs historiens le rattachent à une famille royale de Perse et, en fait, quelques passages de ses œuvres exaltent le feu cher à ses ancêtres en des termes qui ne s'accrochent pas avec les enseignements de l'Islam.

Il naquit aveugle et il avait deux morceaux de chair rouge à la place des yeux, une forte corpulence, un long cou, et le visage couvert de traces de variole. Il prit une part active aux événements politiques de son temps et mena une vie très agitée. A l'âge de quatre-vingts ans il mourut de soixante coups de bâton qui lui furent donnés sur l'ordre du Khalife abbasside El Mahdi dont il avait attaqué durement la dynastie.

On relève entre ce poète et Abou'l'Ala plus d'une ressemblance et ce serait pour cela et uniquement pour cela, d'après les mauvaises langues, que Bacchar n'est pas au paradis.

En effet, Iblis s'arrête à peine de parler, que déjà le Cheikh aperçoit un homme au milieu

de tourments de toutes sortes. Le misérable essaie de fermer les yeux pour ne pas voir, mais les anges du châtement s'empressent de les rouvrir au moyen de crochets enflammés. Il reconnaît Bacchar Ibn Bourd qui a reçu en ces lieux des yeux pour pouvoir regarder les peines dont il est affligé.

Il lui dit : « O Abou Maad, tu as été bon dans tes paroles et mauvais dans ta croyance. Je récitais parfois dans le monde périssable quelques-unes de tes poésies et alors j'appelais sur toi la miséricorde divine, pensant que le repentir te toucherait. Je récitais entre autres ces vers :

*Cherche une compagne qui t'aide à vivre,
le temps passe et tu es seul ;
tu attends demain, et demain est comme une*
[femme enceinte,
dont les siens ignorent ce qu'elle mettra au
[monde

et celui-ci :

*A l'homme noble les reproches suffisent,
[mais à l'homme vil, convient le bâton,
et au quémendeur importun, il n'est rien de*
[tel que le refus,

— « O toi, s'écrie Bacchar, épargne-moi tes vains propos. Je ne suis pas en état de t'écouter. »

AUTRES POETES

IMROULKAIES

Le Cheikh s'enquiert ensuite d'Imroulkaies Ibn Hajar. Il le découvre et s'entretient avec lui le temps de lui faire dire qu'il n'est pas l'auteur d'une poésie qui lui est communément attribuée.

*
**

ANTAR

Puis il aperçoit Antar qui s'agite dans les flammes, et il lui dit : « O frère d'Abs, c'est comme si tu n'avais pas chanté :

*Je bois le vin après la tombée des chaleurs,
dans une coupe brillante et gravée,
une coupe jaune à raies
jointe à une amphore à la bouche
recouverte d'un tissu. »*

Antar n'est pas seulement un guerrier aux exploits légendaires. C'est également un grand

poète. On lui doit notamment une des sept « moallakats » dont on a déjà parlé. Mais il commence cette moallakat en se demandant s'il reste, après tout ce qui a été dit avant lui, encore quelque chose à dire et le Cheikh d'observer :

« Si tu savais ce que les hommes ont écrit après la venue du Prophète, tu te reprocherais de t'être ainsi exprimé et tu apprendrais que la réalité est telle que l'indique Habib Ibn Aous :

*Si la poésie devait avoir une fin, elle serait
[déjà épuisée,
par ce que les bassins du temps en ont
[amassé dans les siècles révolus,
mais elle est le produit de l'esprit
comme la pluie est celui du Ciel ; lorsque
des nuages se dispersent, d'autres nuages
[leur succèdent.*

— « Quel est donc ce Habib dont tu parles ? »
demande Antar.

— « C'est un poète de l'époque islamique »,
répond le Cheikh.

Et il lui récite quelques-unes de ses poésies...
Ce qui est une occasion de faire dire à Antar
que Habib est un sot et un plagiaire.

*
**

ALKAMA

Le Cheikh regarde encore, et aperçoit Alkama Ibn Abda et il lui dit : « Que je regrette de te voir en ces lieux ! Si une poésie véridique qui ne mentionne pas toutefois le nom de Dieu, qu'il soit glorifié !.. pouvait intercéder en faveur de son auteur, tu aurais certainement obtenu le Pardon grâce à tes vers sur les femmes :

Si vous m'interrogez sur les femmes, sachez

[*que je suis*

très connaisseur de leurs maux et bon mé-

[*decin,*

l'homme aux cheveux blancs ou à l'avoir

[*modique,*

n'a dans leur affection aucune part ;

elles aiment la fortune abondante où qu'elles

[*la trouvent,*

et la fraîcheur de la jeunesse est pour elles

[*une séduction. »*

*
**

AMR IBN KELTOUM

Il désire ensuite savoir ce qu'est devenu Amr Ibn Keltoum et on lui dit : « Le voici au-dessous de toi, parle-lui si tu veux. »

Il exprime également à Amr sa peine de voir que le grand poète n'a plus en raison de ses mauvaises actions, d'autre boisson que l'eau bouillante, après s'être délecté dans le monde passé de « vin couleur de safran ». Puis il essaie, toujours hanté par le même désir de le faire parler sur ses poésies, mais Amr répond : « Tu es dans le bien-être et tu ne te rends pas compte de l'état dans lequel nous sommes. Occupe-toi donc de glorifier Dieu et laisse le passé, car le passé ne revient jamais. »

**

EL HARIT EL YACHKOURI

Il découvre dans l'Enfer également, El Harit el Yachkouri qu'il complimente d'avoir parlé en termes excellents de l'accueil que l'on doit réserver à ses hôtes.

*

TARAFÀ

Il y découvre aussi Tarafa Ibn El Abd, et il lui dit : « O fils de mon frère, ô Tarafa, que Dieu allège ta peine ! Te souviens-tu de tes vers :

Généreux je m'abreuve à satiété dans la
[vie,

et tu verras (toi qui t'abstiens de boire), lorsque demain nous serons morts, qui de nous aura soif.

Je constate que la tombe de l'homme âpre au gain et avare de ses deniers, est tout comme la tombe de l'homme égaré dans l'oisiveté et la dissipation. Toutes les fois que tu viendras auprès de moi, je te servirai une coupe qui désaltère, et si tu n'en veux point, que tu la refuses toujours et persistes à t'en passer ?

Tu n'as plus maintenant, matin et soir, d'autre boisson que l'eau bouillante. »

Mais Tarafa qui est mort à l'âge de vingt-six ans après avoir bu beaucoup de vin et fait beaucoup de vers est un des meilleurs poètes de l'antiquité païenne. Et le Cheikh lui dit encore : « Si tu n'avais laissé dans le monde périssable d'autre trace de ton passage que ton poème qui se termine par la lettre « d », ce poème aurait suffi à t'y assurer un bon souvenir. »

— « J'eusse désiré, réplique Tarafa, n'avoir pas prononcé un seul hémistiche et être entré au Paradis avec les sots et les imbéciles ; comment en ces lieux pourrais-je avoir du calme et du repos alors que les injustes servent de bois à brûler pour la Géhenne..! »

*
**
AOUS

Aous ibn Hajar est « interviewé » à son tour.

— « Tes compagnons ne répondent pas aux questions. Es-tu, quand à toi, disposé à parler ? », dit le Cheikh et sans attendre, il récite, interroge et demande des explications.

— « J'ai tout oublié, répond Aous, ce ne sont ici que des flammes qui flambent et des doigts qui se nouent. Quand j'éprouve de la soif, quelque chose comme un fleuve se présente à mes yeux, j'y puise pour boire, et je ne trouve que du feu. Certes, des gens pires que moi sont entrés au Paradis, mais le Pardon est une affaire de chance, tout comme la fortune dans le monde périssable. »

— « J'ai voulu seulement, avoue le Cheikh, recueillir de ta bouche ces mots pour les offrir en cadeau aux habitants du Paradis et pouvoir dire : Aous m'a raconté, ou bien Abou-Charih m'a déclaré... »

*
**

ABOU KABIR EL HODAI

« Le Cheikh aperçoit ensuite un homme qu'il n'arrive pas à reconnaître et il lui demande :
« Qui es-tu, ô misérable ? »

— « Je suis Abou-Kabir El Hodali Ameer Ibn El Hellis », répond ce dernier.

— « Tu es certes un des notables de Hodeïl », dit le Cheikh, et aussitôt il lui reproche de n'avoir composé que trois poèmes et de les avoir tous commencés de la même façon, en déplorant que la jeunesse ne soit pas éternelle.

« Les paroles des habitants de la Géhenne, répond seulement Abou Kabir, ne sont que cris de malheur et lamentations. Va donc à tes affaires. »

LE POËTE EL AKHTAL

« Voici ensuite qu'un malheureux qui hurle de faim, attire l'attention ». El Akhtal (32), c'est bien de lui qu'il s'agit, fut un grand poète ; un critique interrogé à son sujet, fit cette réponse : « Que dirais-je d'un homme dont la poésie m'a fait aimer le christianisme ? » Mais les vers que le Cheikh lui rappelle prouvent qu'il eut une conduite blâmable dans l'autre monde. Ces vers décrivent naturellement, une scène déjà vue : on boit du vin, on entend des chanteuses, on se délecte de rôti bien cuit et on finit, après d'abondantes libations, par ressentir une griserie « qui court dans les os à la manière des fourmis sur une dune de sable mobile ». Aussi El Akhtal se nourrit-il à présent de braises ardentes et c'est justice.

« J'ai eu une existence très dure, explique le poète ; je me suis bien efforcé de fuir l'instinct de révolte et d'attirer à moi l'instinct de soumission (33), mais le destin ne l'a pas voulu. »

Le Cheikh ne se contente pas de cette expli-

(32) Poète de religion chrétienne.

(33) Mauvais instincts et bons instincts.

cation. Il faut noter qu'il prolonge volontiers ses entretiens, on l'a déjà maintes fois remarqué, avec les écrivains connus pour leur indépendance d'esprit tout comme lui, ou plus exactement tout comme Abou'l'Ala. Quelques auteurs vont jusqu'à penser qu'il fait dire à ses interlocuteurs ce qu'il n'ose lui-même avouer.

Au demeurant, El Akhtal mérite de souffrir pour d'autres motifs dont on peut lui parler, sans qu'il faille pour cela s'inspirer d'un tout autre sentiment qu'une honnête curiosité. On lui reproche notamment d'être resté chrétien et, circonstance aggravante, ce ne fut point par fidélité à la foi de ses pères qu'il n'embrassa pas l'Islam. Au Khalife Abdelmalek qui le conviait un jour à se convertir, en lui promettant beaucoup d'honneurs et beaucoup d'argent, il invoqua une excuse peu honorable : sa passion pour le vin. « Mais à quoi peut te servir une boisson dont la première gorgée est amère et la dernière fait perdre la tête ? » observa le Khalife, et le poète de répondre : « Elle comporte aussi un intervalle de plaisir auprès duquel tout ton empire paraît d'aussi peu de valeur qu'une gorgée d'eau de l'Euphrate. »

A cela, il faut ajouter qu'il fut le compagnon de débauche d'El Yazid, Commandeur des Croyants, qui n'eut aucun respect pour la religion à laquelle il devait cependant le trône.

— « Tu as fait erreur, dit donc le Cheikh à El Akhtal, sur deux points : l'Islam vint et tu n'eus pas la force d'y entrer, t'attachant à mener la vie d'un homme insensé. En second lieu tu cultivas la société d'El Yazid Ibn Moawia, tu obéis à tes mauvais instincts et tu préféreras ce qui est périssable à ce qui dure. Aussi comment pourrais-tu maintenant échapper au châtement ? »

En entendant ces mots, El Akhtal pousse un profond soupir et s'écrie : « Hélas, que les jours passés avec El Yazid étaient beaux ! »

Et le voici qui récite des vers sur les charmes d'une religieuse qui abandonne le couvent une fois l'an, et qui est si belle que lorsqu'elle paraît, le silence se fait dans les églises et d'autres encore, en honneur à la Cour d'El Yazid, qui en récompensait généreusement le poète.

— « C'est de là que vient ton malheur, observe le Cheikh. Ne savais-tu donc pas que cet homme était rebelle à la vérité ; mais dis-moi au juste ce que tu as pu connaître de sa croyance. Était-il unitaire ou athée ? »

— « Il aimait beaucoup, répond El Akhtal, les vers que voici : »

Et ce sont encore des vers qui chantent les hauts-faits d'Abou-Sefiane, la victoire qu'il a remportée à la tête des Arabes païens sur le Prophète à Ohod, le triomphe de Maowia, fils

de ce même Abou-Sefiane, et fondateur de la dynastie des Ommiades contre Ali, et autres insanités du même genre, ce qui indigné le Cheikh et lui fait dire à El Akhtal : « Maudis sois-tu ! Les habitants du Paradis et de l'Enfer ont oublié la poésie, qu'elle ait trait à la louange ou à l'amour, et je vois, quant à toi, que les épreuves n'ont pas réussi à te détourner de ta mécréance et de ta méchanceté. »

« Alors Iblis qui a suivi la conversation depuis le début dit aux anges justiciers : « Je n'ai vu personne aussi faible que vous, frères de Malek. N'entendez-vous point cet homme qui s'occupe de ce qui ne le regarde pas ? S'il y avait parmi vous quelqu'un au caractère énergique, il aurait vite fait de sauter sur lui et de le jeter dans le Feu. »

— « Nous n'avons, expliquent les Anges, aucun pouvoir sur les habitants du Paradis... »

« Et le Cheikh se met à injurier Iblis, à le maudire et à le railler.

— « Ne vous est-il donc pas interdit, enfants d'Adam, observe Iblis, de railler votre prochain ? Mais, grâce à Dieu, toutes les fois qu'une chose vous a été défendue, vous n'avez jamais manqué de la faire. »

— « C'est toi qui a commencé, dit le Cheikh, à faire le mal en raillant Adam, et le plus coupable est bien celui qui a agi le premier. »

« Puis il se tourne à nouveau vers El Akhtal et il lui demande : « Est-ce toi qui a dit :

*Jamais je ne ferai le jeûne du Ramadan vo-
[lontairement,
ni ne toucherai à la viande du sacrifice,
et je n'irai jamais crier comme un âne,
un peu avant l'aurore : « Venez à la prière. »
mais je continuerai à boire le vin frais
et à me prosterner seulement à l'apparition
[du matin ? »*

— « En effet, répond El Akhtal, et je le regrette infiniment, mais à quoi peuvent maintenant servir les regrets ?... »

LE POETE MOHALHIL

« Le Cheikh, las de causer avec les gens de l'Enfer, reprend le chemin de son palais. Or, à peine a-t-il fait un ou deux milles qu'il se souvient de n'avoir pas pris de nouvelles de Mohalhil Taghlibi, ni de Chanfara et son ami Taabbata-Charran.

Il revient alors sur ses pas et appelle : « O, Adii ibn Rabia ! »

On lui dit : « donne des indications plus précises ! »

— « C'est le poète, explique le Cheikh, dont les grammairiens citent à l'appui de leurs démonstrations, le vers que voici :

Elle se frappa la poitrine et dit :

Adii que tu sois à l'abri des malheurs ! »

— « Tu désignes ton homme, objecte-t-on, par des choses que nous ne connaissons pas. Qu'appelles-tu donc grammairien, que signifient démonstrations, et qu'est-ce que tout ce verbiage ? Nous sommes les Gardiens du Feu,

énonce clairement ce que tu demandes et tu l'auras. »

— « Je désire, précise-t-il, un homme connu sous le nom de Mohalhil Taghlibi, des Koulaib Ouâiel. »

Et on lui répond alors : « Le voici qui t'entend, parle lui de ce que tu voudras. »

Le Cheikh commence par dire à Mohalhil :

Il m'est pénible, ô Adii, que tu sois en cette demeure. Tu mérites bien que mes regrets de t'y voir durent longtemps, ne serait-ce que pour la poésie qui commence par ces mots :

*Nuit de Di-Hassan, fais place à la lumière du
[jour,
et quand tu seras partie ne reviens plus. »*

Puis il se fait expliquer par le poète la signification du nom qu'il porte, et une fois renseigné, il le quitte.

CHANFARA ET TAABBATA-CHARRAN

« Il cherche ensuite à voir Chanfara des Azd et ne tarde pas à le découvrir. Il constate que ce poète « se plaint peu de son sort » et il lui en fait la remarque.

— « Je ne te vois pas, lui dit-il, aussi inquiet que tes compagnons. »

— « En effet, répond Chanfara, je suis seulement puni pour un vers que j'ai composé dans la demeure trompeuse, et c'est celui-ci :

Il s'est égaré et elle s'est égarée (tout comme
[lui]

puis il est revenu sur ses pas et elle a fait de
[même,

et la tombe lorsque les plaintes sont vaines,
[est certes le meilleur refuge. »

« Chanfara a pour compagnon inséparable en ces lieux comme dans le monde passé, Taabbata-Charran. »

Ce dernier s'est souvent vanté d'avoir eu du succès auprès des dames invisibles qui lui auraient accordé leurs faveurs en des terres que

jamais « la pluie n'a visitées légère ou abondante » et le Cheikh lui demande : — « Est-il vrai que tu aies entretenu des relations sexuelles avec les jinns ? »

— « Nous parlions aux temps de l'ignorance, répond Taabbata-Charran, à tort et à travers. Rejette donc les propos qui te parviennent et que la raison n'admet pas, car ils ne peuvent être que mensonge. En réalité, le monde est toujours de même nature, et ce que Maad ibn Adnane (34) a pu voir, ne diffère nullement de ce que verra le dernier des enfants d'Adam. »

(34) Grand ancêtre des Arabes.

Le Paradis



ADAM

« Le Cheikh constate qu'il y a peu de profit à s'entretenir avec les habitants de l'Enfer. Il les abandonne à la souffrance éternelle et se met en route pour le Paradis.

Chemin faisant, il rencontre Adam — à lui le salut ! — et il lui dit : « On prétend, ô notre père. — Dieu répande sur toi ses bénédictions ! — que tu as fait des vers, ceux-ci entre-autres :

*Nous sommes les enfants de la Terre et ses
[occupants,
d'elle nous avons été créés et à elle nous
[ferons retour.*

*Le bonheur a une fin et n'est pas éternel et
le malheur est à son tour effacé par les
jours de bonheur.*

— « Ces vers sont véridiques répond Adam, et ils n'ont pu être prononcés que par un sage. Mais je les entends pour la première fois. »

« Il se peut, ô notre père, observe le Cheikh, qu'ils aient bien été dits par toi-même, et que tu ne t'en souviennes plus. Tu n'ignores pas

que tu es fort oublieux, ainsi qu'en témoigne ce verset qu'on lit dans le Livre de Mohammed — que Dieu répande sur lui ses bénédictions ! — « nous avons précédemment fait un pacte avec Adam, mais il oublia et nous ne lui trouvâmes pas de résolution ferme. »

Adam explique que les propos qui lui sont attribués ne sauraient être de lui, car s'il parle arabe au Paradis, il n'en a pas été de même lors de son séjour sur la Terre où il parlait une autre langue. Mais le Cheikh observe que certains historiens racontent que les vers dont il s'agit auraient été trouvés en des tablettes anciennes et traduits ensuite par Yaaroub en arabe.

Puis il en cite encore d'autres qu'on attribue également au père des hommes, ce qui est une occasion de faire dire à celui-ci : « Que vous me faites de la peine mes enfants ! Vous nagez dans l'erreur. Je jure que je n'ai point composé ces vers et qu'ils n'ont pas été faits de mon temps ; il sont tout simplement l'œuvre d'un oisif. En vérité, il n'y a de force et de puissance qu'en Allah ! Vous avez menti contre votre Créateur et Maître. Vous avez ensuite menti contre Adam votre père, puis contre Eve votre mère, et vous avez menti les uns contre les autres. »

DES VIPERES

« Le Cheikh continue son chemin, et atteint une belle prairie, où il trouve des vipères en train de jouer. Il se dit : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah. Que peuvent bien faire des vipères au Paradis ? » Alors, Dieu Tout-Puissant fait parler l'une de ces bêtes, après lui avoir inspiré la connaissance de ce qui se passe dans l'esprit du visiteur : « N'as-tu donc pas, dit-elle, entendu raconter au cours de ton existence, l'histoire de l'amie sincère qui fut fidèle à son ami tant que celui-ci lui fut fidèle ? Elle le rencontra dans une prairie fertile à l'heure où les animaux se rendent à l'abreuvoir et lui faisait découvrir des trésors cachés. Lorsqu'il devint riche, grâce à elle, il se rappela que son frère avait été tué par cette même vipère et il songea à se venger. Il alla la trouver sur un rocher où elle avait son gîte et essaya de la frapper avec une hache. Mais il manqua son but et alors il regretta son geste. Il dit aussitôt à la vipère, hypocritement « soyons amis » et il lui proposa même, par pure supercherie, de sceller leur union par un serment. — « Je n'en

ferai rien, répondit cette dernière, un coup de hache sur la tête m'empêche de t'écouter et un tombeau t'empêche de tenir parole ». Cette histoire a été relatée par le poète Nabigha des Beni-Deliane (35). »

— « Quant à moi, raconte une autre vipère, j'habitais dans la maison d'El Hassan El Basri, et comme il passait la nuit à réciter le Coran, j'arrivai à apprendre le Livre Saint du commencement à la fin. »

« Il s'étonne, aussi bien que les habitants justes et pieux du Paradis, de ce qu'il vient d'entendre de cette vipère, et celle-ci lui dit : « Veux-tu rester avec nous un moment ? Il m'est possible, lorsque je le désire, de me débarasser de ma peau et de devenir semblable aux plus jolies femmes de l'Eden. Si tu voulais prendre mes lèvres, tu saurais que le goût en est supérieur à la thériaque dont parle Ibn Mokbil dans son dire :

*Elle m'a servi un vin roux, une thériaque,
telle que lorsqu'elle s'empare de mes os, mes
[os s'amollissent..*

(35) Le Message rapporte les vers de Nahigha, qui reproduisent presque textuellement la narration qui précède.

Mais le Cheikh, saisi de frayeur, se sauve à toutes jambes en disant : « Comment peut-on s'unir à une vipère ? » Et la vipère l'appelle et lui crie : « Viens donc si tu veux le plaisir. Que tu restes auprès de nous le temps de te rendre compte de notre affection et de notre équité, et tu éprouveras de cuisants regrets si tu as jamais tué dans la demeure passée, un serpent ou le petit d'un dragon. »

— « Qu'Allah me prive, dit le Cheikh, des lèvres des belles houris, si je consentais à mettre ma bouche sur celle de cette vipère ! »

RETOUR DU VOYAGEUR A SA HOURI

« Il poursuit donc son voyage à travers l'Eden et voici qu'il retrouve sur son chemin la jeune fille sortie du fruit cueilli sur les arbres des houris.

« Je t'attends depuis longtemps, dit cette dernière. Qu'est-ce qui t'a empêché de me venir rendre visite ? Notre première rencontre n'a pas été pourtant si longue que ma conversation ait pu te lasser. »

Il répond : « J'avais besoin de parler aux habitants de l'Enfer et ceci fait, me voici de retour auprès de toi. Viens donc que nous nous promenions au milieu des dunes d'ambre et de musc ». Et il se met à marcher avec elle parmi les splendeurs du Paradis.

— « O homme heureux remarque alors la houri, je crois bien que tu imites, ce faisant, Imroulkaïes, quand il dit :

*Je l'emmenai et en marchant, elle laissait
[traîner sur nos pas,
le bas d'une robe à dessins.*

Lorsque nous eûmes dépassé le campement
[et que nous fûmes arrivés,
à l'intérieur d'une vallée entourée de dunes
[de sable agglutiné,
j'attirai les mèches de ses tempes et elle se
[pencha sur moi,
belle avec une taille fine et des jambes bien
[potelées.

« Merveilleuse est la puissance de Dieu, s'écrie le Cheikh. Tu as exactement découvert ma pensée intime. D'où connais-tu Imroulkaïes, alors que tu as été formée dans un fruit sans contact avec les jinns et les humains ? »

— « Dieu, répond la houri, est puissant en toute chose. »

On pense toujours à Imroulkaïes quand on parle d'amour. C'est à lui que l'on doit le développement de la poésie « érotique » en Arabie. Il eut, au demeurant, beaucoup d'affaires de cœur, à en croire les affirmations de ses biographes qui, à l'instar de la plupart des biographes, se sont basés sur les propres déclarations de l'intéressé, pour prouver qu'il dit vrai. Il aurait même, d'après la légende, séduit une princesse à la Cour de Byzance où il s'était rendu pour demander à l'Empereur d'Orient de l'aider à reconquérir le royaume de son père, car il était le fils d'un roi détrôné.

Imroulkaïes était, en tout cas, très entreprenant. Sa tribu était une fois en voyage. Les « vierges », — pour employer son langage — s'arrêtèrent pour se baigner dans une rivière, cependant que la caravane continuait son chemin. Le poète quitta les hommes et rejoignit les baigneuses. Il s'empara de leurs vêtements et exigea pour les rendre, que l'une d'elles, qu'il aimait, se montrât nue devant lui. Celle-ci dût céder aux sollicitations de ses compagnes, et sortit de l'eau, telle qu'il voulait la voir. Le geste n'était pas élégant, mais Imroulkaïes le racheta en tuant sa chamelle à l'intention des jeunes filles qui firent bombance et la journée se passa dans la gaieté générale.

Le souvenir de cette scène se présente à l'esprit du Cheikh. « Au même instant, Dieu dont la puissance est grande, crée les houris qui s'ébattent dans une des rivières du Paradis et l'une de ces houris est supérieure aux autres, tout comme l'amie du poète païen au milieu de ses compagnes. Les houris quittent ensuite l'eau et le Cheikh, rééditant le geste d'Imroulkaïes, tue sa chamelle dont la chair a un goût au-dessus de toute description. »

LES POETES DU RAJAZ

« Il continue ensuite son chemin, et passe auprès de demeures qui ne sont pas hautes comme celles du Paradis. Il s'en informe et on lui répond : « Ceci est le Paradis des poètes du mètre Rajaz. »

Le Rajaz est le plus simple des mètres de la prosodie. L'auteur du Message qui est pour l'effort, n'aime pas ce mètre, de même qu'il n'aime pas l'emploi des rimes barbares, ni la louange excessive. Aussi le Cheikh est-il heureux de ce qu'il voit.

« Béni soit le Tout-Puissant et Généreux, s'écrie-t-il. Elle est bien vraie cette parole du Prophète, « Dieu aime les grandes choses et en déteste le rebut ». Le Rajaz est sans doute le rebut de la poésie. Vous n'avez pas su vous élever ô hommes. Aussi bien ne vous a-t-on pas élevés ici. »

« Il aperçoit Roûba et il lui dit : « O Abou El Hajaf, comme tu aimais les rimes désagréables ! Tu faisais dans le rajaz des vers rimant, tantôt par le « a' » et tantôt par le « tha », le « dha » et autres consonnes dures à prononcer.

Tu n'es au surplus, l'auteur d'aucun propos passé en proverbe, ni d'un mot qui plaise. »

Roubâ se fâche et dit : « Tu as l'audace de me tenir ce langage, alors que j'ai été le maître des grammairiens El Khalil et Abou-Omar ibn El Ala et que dans le monde passé, tu te montrais plein d'orgueil lorsqu'il t'arrivait de recueillir un mot de ce que ces hommes avaient appris de moi et de mes pareils. »

— « En mêlant ensemble, observe le Cheikh pour rabattre la fierté de son interlocuteur, tes œuvres et celles de ton père, on n'en tirerait pas un seul poème de valeur. En vérité, tu recevais les dons des rois sans mérite, et cadeaux et récompenses devaient revenir en équité, à d'autres qu'à toi. »

— « Mais votre Chef, dit Roûba, ne s'appuyait-t-il pas, dans ses démonstrations grammaticales, sur l'autorité de mes dires et ne me considérait-il pas comme son maître ? »

— « Il n'y a guère lieu de t'enorgueillir, rétorque le Cheikh, de ce que les savants se soient servis de tes dires, entre autres, pour étudier la langue. Nous les avons vus s'inspirer même des paroles d'une quelconque esclave folle ou d'un enfant absolument étranger aux lettres. »

— Es-tu donc venu, observe Roûba, pour nous quereller en ces lieux ? Va-t-en à tes

affaires et n'oublie pas que tu as gagné ce que Dieu a voulu avec nos poésies. »

— « Je jure, réplique le Cheikh que vos paroles sont loin de pouvoir servir à la louange. Vous assénez sur les oreilles de celui que vous flattez, des coups de pierres et dès que vous entreprenez autre chose que la description d'un chameau sur lequel vous vous apitoyez pour les fatigues qu'il endure, d'un cheval ou d'un chien, vous vous fourvoyez alors et vous ne faites plus rien de bon. »

— « Dieu-Glorieux et Très-Haut, rétorque Roûba, dit au sujet des habitants du Paradis : Ils s'y prêtent mutuellement une coupe qui ne fait naître ni propos oiseux, ni occasion de péché. Or ta conversation est des plus oiseuses. »

La discussion menace de s'éterniser, mais El Ajjaz (père de Roûba) survient et met la paix entre les deux contradicteurs. »

LE CHEIKH CHEZ LUI

« Le Cheikh pense au doux engourdissement qui s'empare de l'homme après l'absorption d'une boisson énivrante et désire éprouver le même engourdissement sans que pour cela son esprit se trouble. Il ressent immédiatement dans ses os amollis comme un piétinement de fourmis et il entonne les vers d'Ias Ibn El Art :

*O toi qui me blâmes, si tu buvais du vin,
jusqu'à ce que tu éprouves des fourmille-
[ments à chaque doigt,
tu m'excuserais volontiers, et tu saurais qu'en
[dissipant mes biens, j'agis à bon escient.*

Il s'allonge sur un tapis de fine soie et les houris le placent, sur son ordre, dans un lit tel qu'il en existe seulement au Paradis et qui est de topaze ou d'or. Tout autour de ce lit se forment, par la volonté de Dieu, des anneaux de même nature. Les jouvenceaux immortels et les jeunes filles pareilles aux hyacinthes s'empressent de le saisir et le Cheikh est alors transporté à sa résidence en la demeure éternelle.

Les arbres secouent sur son passage leurs branches pour l'asperger d'eau de rose mélangée d'eau de camphre et de musc qui ne provient pas du sang des gazelles. Les fruits l'appellent de toutes parts et lui disent, pendant qu'il est étendu sur le dos : « Veux-tu de nous, ô Aboul Haçane, veux-tu ? ; lorsqu'il désire une grappe de raisin ou tout autre fruit, celui-ci se détache de l'arbre, sur l'ordre du Créateur, et se trouve porté à sa bouche par la Toute-Puissance Divine. Enfin, les habitants du Paradis l'accueillent par des salutations diverses et terminent leurs paroles par ces mots : « Louange à Dieu Maître de l'Univers ! »

Table des Matières

	Pages
Préface	I
Abou' l'Ala	1
Le Message	31
Le Paradis	55
L'Enfer	165
Le Paradis	189

ages

I

1

31

55

65

89



D: De 2647

ULB Halle
000 879 444

3/1



Wilk, Felger
Buchbinderei
Rudolfsstr. 1, 06108 Halle/S.



